

ANTONIO TABUCCHI
page IV

VENDREDI 4 AVRIL 1997



Les fantômes de Soupault

Centenaire
de la naissance
de l'un des trois
mousquetaires
du surréalisme.
Mémoires
inédits

Pour l'état civil, c'est bien en 1897 qu'il est né, dans une famille issue d'une bourgeoisie pour laquelle il n'a que mépris, et dont il veut s'évader le plus vite possible. Au collège Fénelon, « construit pour mater la gaieté », il refuse d'apprendre par cœur les *Fables* de La Fontaine (« Je ne suis pas un chien savant ») et les règles de la conjugaison grecque (« Et pourquoi pas donner la papatte ? »). D'instinct rebelle, voué à un irrépressible dégoût de l'existence, il désigne le 28 juin 1917 comme jour véritable de sa naissance. Ce jour-là, dans une librairie du boulevard Raspail, en face de l'hôpital où il soignait l'une de ses nom-

Ce jour-là, il était couché sur un lit d'hôpital. Quand il n'erre pas, éperdu, le long des quais de la Seine, sans but et sans espoir, doutant « de tous et de tout », Soupault niche volontiers sous l'édrédon, refuge des noirs horizons, repaire des voyages dans l'inconscient. « Philippe Soupault dans son lit - écrira-t-il en 1921 - né un lundi / baptisé un mardi / marié un mercredi / malade un jeudi / agonisant un vendredi / mort un samedi / enterré un dimanche / c'est la vie de Philippe Soupault. » C'est encore dans un lit, encore dans un lit d'hôpital, alors que la neige tombe, qu'il se met à composer son premier poème : « Je ne sais pourquoi une phrase tourna dans ma tête. Elle faisait un bruit d'insecte. Elle insistait. Quelle sale mouche ! Cela dura deux jours. Je pris un crayon et je l'écrivis. Alors quelque chose que je ne reconnus pas éclata. Une série de phrases irrésistibles coulaient de mon crayon comme des gouttes de sueur. » Le touche-à-

niste d'emblée alors que ses compères sont encore dans les rets de Mallarmé et de Paul-Jean Toulet, considéré par André Breton comme « le seul à laisser le poème comme il vient, à le tirer à l'abri de tout repentir », initiateur de l'écriture automatique, apôtre du Douanier Rousseau, directeur de revues, Philippe Soupault l'insoumis est aujourd'hui mésestimé. Efficace, celui qui fut Philippe Dada, l'un des principaux pitres agitateurs de la vie artistique du début du siècle, qui jouait à cache-cache avec Tzara à une exposition de collages de Max Ernst pendant qu'Aragon miaulait et que Breton croquait des allumettes ; qui se suspendit à un lustre de la Closerie des Lilas lors du banquet Saint-Pol Roux, renversant du pied plats et bouteilles sur les tables ; qui rentrait chez un fleuriste pour acheter des tranches de saucisson (« Bien sec, s'il vous plaît »), se prosternait dans la rue devant une passante en lui demandant « un acte gratuit ». Evanoui au point qu'Aragon écrivit en 1968 dans *Les Lettres françaises* : « Qui se souvient de ce poète appelé Philippe Soupault qui a tout fait pour se faire oublier comme d'autres se font pardonner ? »

Certes il était né en marge. Plus enclin à braver les interdits du groupe qu'à gérer une opportune discipline, il est excommunié (en même temps qu'Artaud) parce qu'il avait osé flirter avec la prose et proclamer son hostilité à l'embrigadement politique du groupe. Philippe Soupault, qui se définit lui-même comme du « cresson de pissotière », ne s'est jamais pris au sérieux ; il s'escrime à ne pas laisser de traces. L'une des richesses du personnage est cette frénésie à s'effacer. « Je suis un esprit qui ne peut se satisfaire que de sa perte qui le rapproche enfin de l'infini », clame-t-il à trente ans. D'où son mystère. Maurice Blanchot :

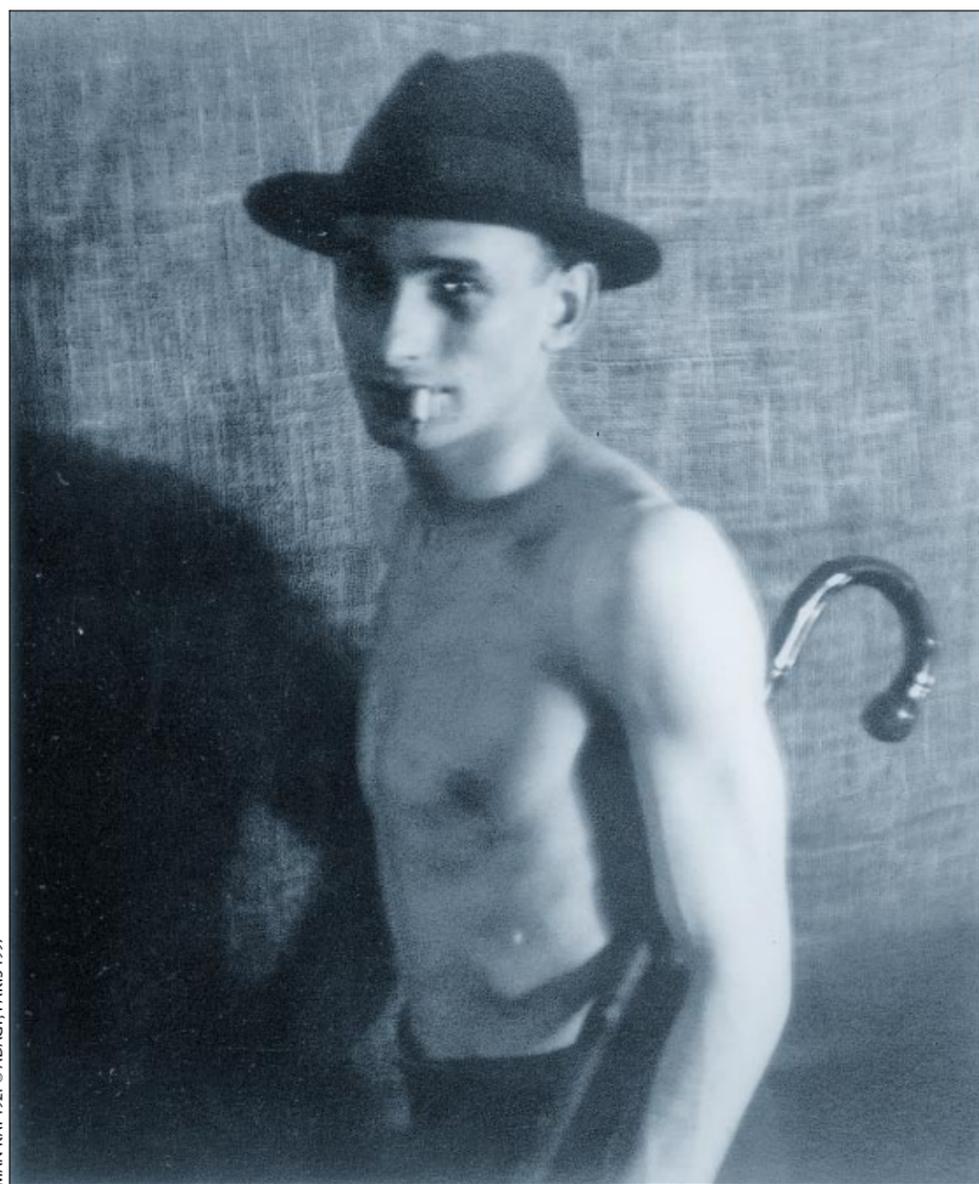
tout prolifique sera de tous les coups. Dans une chambre de l'Hôtel des Grands Hommes, place du Panthéon, il rédige avec André Breton *Les Champs magnétiques*. Au Studio des Ursulines, il découvre les charmes ténébreux du cinéma, « nouvel œil », musée lyrique imaginaire pour Vigo, Charlot, Garbo. Pour son ami Man Ray, qui le décrit comme un « poète au regard pétillant » ressemblant à « un écolier malicieux, prêt à quelque espièglerie », il pose, en référence au dernier vers de l'un de ses poèmes : « J'irai me promener nu et la canne à la main. »

Poésie, théâtre, romans, autobiographies, essais sur la peinture, critiques, scénarios, reportages : Philippe Soupault écrit « à tour de bras » et « à perdre haleine ». Or celui qui fut l'un des trois mousquetaires du surréalisme, moder-

Jean-Luc Douin

breuses bronchites, il trouve un exemplaire des *Chants de Maldoror* : « Ce fut un éblouissement. » Qu'il fait partager illico à ses complices, André Breton et Louis Aragon.

La dévotion de Soupault, turbulent gamin rimbaldien « à la figure de frangipane », pour Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, dont il veut être « l'humble pédicure », se mue en culte, pour lequel il enrôle tous ses meilleurs amis, les crapauds, les parapluies, les machines à coudre. Déjà fasciné par Apollinaire, Cendrars, Reverdy, le scribouillard du ministère des transports avoue, à cette « révélation », avoir oublié son propre nom, et donné sa vie à celui qui la lui transfigura à jamais. Depuis qu'il a lu *Maldoror* ce 28 juin, dit-il, « personne ne [l'a] reconnu ». Il n'est plus lui-même.



Philippe Soupault par Man Ray (1921)

« Nous tenons pour anormal l'écrivain qui disparaît oublié et content de l'être. » Astronome d'une galaxie de créateurs, Soupault est-il lui-même une étoile filante ? Pourquoi a-t-il choisi d'intituler son autobiographie *Mémoires de l'oubli* (quatre tomes, dont le dernier, inédit, paraît cette semaine avec des hommages à William Blake, Paolo Uccello, James Joyce, des récits de voyages dans l'Union soviétique de Staline, l'Allemagne de Hitler, les Etats-Unis de la prohibition) ? Les Etats de cet homme « maigre comme un clou et pâle comme une affiche » est dans ses textes. L'œuvre de Soupault, ce voyageur sans bagages, est hantée. Par des nègres et des fantômes.

« On recherche un homme nommé Philippe Soupault / bien trop grand pour son âge (...) insaisissable intouchable telle une flamme rouge / à peine une ombre / un reflet à la poursuite de la lumière... » Pour Soupault, auteur de « fictions feintes », maudit d'appartenir à « la race de ceux qui ne peuvent qu'abandonner », Soupault

n'existe pas. « Le sort a voulu que je sois un fantôme », écrit-il. Le mot revient sans cesse dans ses poèmes (« les fantômes de l'aurore » ; « les petits fantômes quotidiens », « Et toi Philippe / frère des fantômes / fuis les fumées et les filles ? » dans ses romans, dans ses facéties.

Signant ses premiers textes Philippe Verneuil (du nom de sa première femme) ou Léon Dancongnée (du nom de sa mère), fasciné par les musiciens de jazz, Soupault intitule ses souvenirs d'enfance *Histoire d'un Blanc* (« Je suis cet homme dont on dit qu'il est noir comme la porcelaine »). Il se réincarne avec volupté dans l'autre, l'étranger, l'exclu, l'habitant d'un monde inaccessible : celui auquel s'identifie Rimbaud (dans « Mauvais sang ») : « Je suis une bête, un nègre. » Cannibale de la vie, subversif irréductible et nomade, le nègre est le héros de quatre de ses fictions : *Voyage d'Horace Pirouelle*, *Mort de Nick Carter*, *Le Nègre* et *Le Grand Homme*. Clin d'œil dans le tome IV

inédit de ses *Mémoires de l'oubli*, ce quiproquo lors d'une soirée mondaine à l'ambassade de l'URSS : « Un des invités était un jeune Africain. Une jolie jeune femme, très élégante, demanda à son amie Elsa Triolet : "Qui est ce nègre ?" Elsa Triolet crut comprendre : "De qui est Le Nègre ?", et elle répondit : "Philippe Soupault." »

MÉMOIRES DE L'OUBLI (1927-1933)
de Philippe Soupault.
Ed. Lachenal et Ritter,
208 p., 120 F.

CHRONOLOGIE La vie et l'œuvre de Philippe Soupault
de Lydie Lachenal.
Ed. Lachenal et Ritter,
200 p., 88 F.

L'ÉCHEC ET SON DOUBLE Philippe Soupault romancier
de Myriam Boucharenc.
Ed. Honoré Champion,
408 p., 375 F.

La nature singulière de l'Eglise

Où un médiéviste italien prouve que le pape n'a qu'un corps

LE CORPS DU PAPE
(Il Corpo del papa)

d'Agostino Paravicini Bagliani.
Traduit de l'italien
par Catherine Dalarun Mitrovitsa,
Seuil, 400 p., 195 F.

Venu à Pérouse solliciter en juillet 1216 une audience du pape Innocent III, le prédicateur Jacques de Vitry découvre la dépouille du terrible pontife. Au lendemain de son décès, le cadavre est abandonné, quasi nu et en état de décomposition avancée. La méditation du prélat français sur la vanité du monde, écho de la sentence des couronnements pontificaux (*pater sancte, sic transit gloria mundi*), est au cœur du formidable essai de l'historien italien Agostino Paravicini Bagliani. Connu des lecteurs français par une remarquable étude sur *La Cour des papes au XIII^e siècle* (1), le médiéviste tente ici une approche du corps comparable à celle d'Ernst Kantorowicz (2). Aux sources de la prise de conscience de la continuité dynastique des monarchies médiévales, le grand historien avait établi qu'aux yeux des canonistes des XI^e et XII^e siècles la dignité ne meurt jamais. Aussi le souverain a-t-il deux corps : l'un, physique et matériel, destiné à pé-

rir ; l'autre, institutionnel, qui fonde la transmission du pouvoir royal.

La leçon ne vaut pas cependant pour le souverain pontife, et c'est la raison pour laquelle Paravicini Bagliani a voulu interroger la contradiction apparente entre le corps matériel du pape, abandonné à un dénuement paradoxal, et l'institu-

Philippe-Jean Catinchi

tion immortelle dont il est fugitivement l'incarnation.

La réflexion s'amorce dès l'époque de la réforme grégorienne. Dès 1049, dans l'une de ses lettres qui condamne le saccage des biens personnels du pape perpétré sitôt son trépas, le théologien Pierre Damien dissocie pour la première fois clairement la personne physique du pontife et la pérennité de l'Eglise. C'est encore lui qui souligne en 1064 le paradoxe de « la brièveté de la vie des papes ». Au terme d'un opuscule brillant et audacieux, Pierre Damien établit que si aucun des successeurs de Pierre n'a pu égaliser la durée de son pontificat (vingt-cinq ans), c'est parce que la fonction du « vicaire du Christ » - formule jusque-là réservée à l'empereur - est incompatible, unique, et cette brièveté un

« mystère » destiné à inculquer « au genre humain, depuis son sommet, la crainte de la mort, afin que soit méprisée la gloire de la vie temporelle ». « Moment de terreur » inévitable, souhaitable même, puisqu'il est le plus fort et le plus solennel des avertissements, la mort du pape concerne chacun et sa portée universelle impose un rituel propre.

L'historien italien retrouve les étapes d'un cérémonial funéraire qui distingue trois espaces : la chambre - où l'on prépare la dépouille -, la chapelle - lieu d'exposition et de visite - et l'église - où sont célébrées les obsèques solennelles. Ces usages, de plus en plus codifiés, accompagnent les progrès d'une prise de conscience : celle de la pérennité de la papauté sous l'autorité du Christ, « pontife éternel ». L'Eglise s'incarne dans la figure du pape et, en cas de vacance du Saint-Siège, dans le collège des cardinaux qui désigne son successeur.

Lire la suite page V

(1) Hachette, « La Vie quotidienne », 1995.
(2) *Les Deux Corps du roi*, Gallimard 1989.

Burnier & Rambaud
Le journalisme sans peine

“Burnier et Rambaud épingle les clichés, les métaphores et les néologismes de la presse. Hilarant.”

MARIE HÉLÈNE MARTIN.
LE NOUVEL OBSERVATEUR

PLON

DORA BRUDER
de Patrick Modiano.
Gallimard, 150 p., 95 F.

Hier ist kein Warum : Ici, il n'y a pas de pourquoi. Primo Levi raconte qu'un gardien SS, dès son arrivée à Auschwitz, lui enseigna ainsi la loi du camp. Il n'y a pas davantage de « pourquoi » pensable, rappelle Claude Lanzmann, l'auteur de *Shoah*, à la destruction de six millions de juifs. Il y a des explications multiples, sociologiques, économiques, psychanalytiques, religieuses qui, séparément ou croisées, ne suffisent jamais à déduire le fait de l'extermination. La raison bute. Il arrive même qu'elle se fasse une raison de son incapacité à comprendre : elle affirme alors que le génocide est aberration pure, anomalie historique, instant de démence unique dans le déroulement explicable du temps. Ce qui a entre autres avantages celui de débarrasser les bourreaux et leurs complices du poids de leur responsabilité. Entre les deux écueils, la rationalisation et l'irrationalisation, la voie est étroite.

Les Temps Modernes, la revue fondée par Sartre et que dirige aujourd'hui Lanzmann, s'efforce de l'emprunter en analysant le succès remporté partout dans le monde – et notamment en Allemagne – par le (mauvais) livre de Daniel Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler* (1). On y rappelle la formule de Raul Hilberg qui résume de manière terrible la logique historique de l'antisémitisme occidental : « Les missionnaires de la Chrétienté avaient dit : vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous en tant que Juifs. Les chefs séculiers qui suivirent avaient proclamé : Vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous. Les Nazis allemands à la fin décrétèrent : Vous n'avez pas le droit de vivre (2). » Lanzmann y souligne aussi que la compassion et l'anathème, si largement pratiqués aujourd'hui, ne sont peut-être encore qu'une ruse de l'histoire pour brouiller les pistes et les enfouir sous l'émotion.

Mais comment écrire sur l'extermination en faisant l'économie de la colère et de la pitié, ces mauvaises conseillères ? C'est la question qui hante toute l'œuvre de Georges Perec, ce mur fragile de signes édifié autour de l'absence. Perec, en 1963, écrivait, à propos de Robert Antelme : « Dans tous les cas, monotone ou spectaculaire, l'horreur anesthésiait. Les témoignages étaient inefficaces ; l'hébétéude, la stupeur ou la colère devenaient les modes normaux de lecture. Mais ce n'était pas cela qu'il s'agissait d'atteindre. Nul ne désirait, en écrivant, susciter la pitié, la tendresse ou la révolte. Il s'agissait de faire comprendre ce que l'on ne pouvait pas comprendre ; il s'agissait d'exprimer ce qui était inexprimable. » Ce « programme » d'écriture est aussi celui de Patrick Modiano.

On a trop écrit sur le charme de Modiano, sur sa trop fameuse « petite musique », sur son art du flou et du trompe-l'œil et sur les fausses perspectives savamment tracées par ses errances et ses déambulations. Non que ces qualités ornementales et rêveuses, ces délicieux et troublants entrelacs de la fiction soient négligeables, mais parce qu'ils sont l'expres-

*Contre les gardiens de l'oubli,
Patrick Modiano se veut
un gardien de la mémoire.
Il fait exister ce que l'amnésie
volontaire voudrait effacer*

sion manifeste, l'effet de surface d'un projet beaucoup plus ambitieux : dire l'absence, la rendre présente. Il est nécessaire d'inverser les termes du « cas Modiano ». Il n'a pas choisi pour époque privilégiée de nombre de ses livres la période de l'occupation allemande – qu'il n'a pas connue – en raison du caractère trouble, ambigu, romanesque de ces temps mêlés. C'est au contraire à cause du trou noir creusé par ce morceau d'histoire que tout, ensuite, devient mystérieux, incomplet, irréel, inexplicable, absurde, insaisissable, fictif. Comme si une pièce de la machine avait disparu et que le monde continuait à tourner, de travers, en s'efforçant de l'oublier.

Dans certains de ses romans, Modiano décrit ce monde d'après. Ses mensonges qui en sont à peine, faute de vérité ; sa mémoire toujours trompeuse, son identité trouée, sa morale à géométrie variable. Il peut même entrer de l'humour et de l'indulgence dans ce tableau : un amnésique n'est jamais complètement responsable de ses actes, et il est permis de sourire de certains de ses comportements. Plus à plaindre qu'à blâmer. Dans d'autres, *La Place de l'étoile*, *La Ronde de nuit*, *Les Boulevards de ceinture*, mais aussi dans *Emmanuel Berl*, *interrogatoire* ou dans le scénario et les dialogues de *Lacombe Lucien*, Modiano retourne au centre du mystère, au cœur même de ce qu'on pourrait appeler, avec beaucoup de légèreté, son obsession et qui est sa raison d'être écrivain : à ces années qui précéderent immédiatement sa naissance en 1945.

Jamais il ne l'a fait de manière aussi explicite que dans *Dora Bruder* ; sans doute parce qu'il ose se dé-

faire des maquillages de la fiction. *Dora Bruder* est le récit d'une enquête ; Modiano s'y revendique pour ce qu'il est : un gardien de la mémoire. « Si je n'étais pas là pour l'écrire, il n'y aurait plus aucune trace de cette inconnue », dit-il d'une jeune femme dont l'identité reste incertaine mais dont il sait qu'elle fut rafälée le 18 février 1942 et internée aux Tourelles. Elle était une ombre ; elle devient, par lui, une trace, une inscription, le début d'une présence.

Pour réussir, le gardien de la mémoire se doit de vaincre un colosse collectif : les gardiens de l'oubli. *Dora Bruder* est aussi le récit, parfois hallucinant, d'un combat inégal : celui d'un homme seul, d'un écrivain, contre la bureaucratie de l'amnésie. Il y eut, bien sûr, les policiers des Questions juives qui détruisirent leurs fichiers et les procès-verbaux de leurs interpellations au cours des rafles ou lors des arrestations individuelles, dans la rue. Il y eut ceux qui ne se souvenaient de rien ou qui n'avaient rien vu, rien su et qui désiraient qu'après la mort de l'homme la vie continue, comme si de rien n'était. Mais il y a encore, aujourd'hui, une cohorte de sentinelles chargées d'interdire l'accès de la mémoire à ceux qui la cherchent enfouie dans la poussière des documents et des registres, enfermée dans des caves dont les clefs semblent inaccessibles ou égarées.

Par bribes, morceau après morceau, Modiano leur a arraché des fragments d'existence d'une jeune fille. Elle s'appelle Dora Bruder.

Elle est née dans le douzième arrondissement de Paris le 25 février 1926. Modiano a fait sa connaissance il y a huit ans par une petite annonce de *Paris-Soir* datée du 31 décembre 1941 : « On recherche une jeune fille, Dora Bruder, 15 ans, 1,55 m, visage ovale, yeux gris-marron, manteau sport gris, pull-over bordeaux, jupe et chapeau bleu marine, chaussures sport marron. » Dora avait fait une fugue ; ses parents s'inquiétaient. Ils étaient allés signaler la disparition de leur enfant à la police. Le dernier jour de 1941, des étrangers, des juifs pouvaient encore demander à la police française de les aider à retrouver leur fille. Mais Ernest Bruder, le père, est arrêté, sans motif connu, le 19 mars 1942 ; Dora le sera le 19 juin. Tous deux se re-

trouveront à Drancy avant d'être expédiés à Auschwitz le 18 septembre de la même année. Cécile, la mère partira pour le camp de la mort cinq mois après son mari et sa fille. Personne n'en reviendra.

Une histoire simple, comme il en existe des milliers d'autres. Une histoire française, avec des fonctionnaires français pleins de zèle qui, au contraire de l'écrivain, ne recherchent les jeunes filles que pour mieux les faire disparaître. Modiano leur vole cet effacement : Dora Bruder désormais existe. La petite fugueuse parisienne du 41, boulevard d'Ornano, l'interne de l'institution Saint-Cœur-de-Marie du 62, rue Picpus ont une vie et des secrets que « les bourreaux, les autorités dites d'occupation, le Dépôt, les casernes, les camps, l'Histoire, le temps – tout ce qui vous souille et vous détruit – n'auront pas pu lui voler ». Mais ce sentiment d'une dérisoire et essentielle victoire accompagne celui d'une insurmontable défaite : « Oui, malheureusement, je venais trop tard. » Même si des lecteurs répondent à l'appel de Modiano et lui permettent d'ajouter quelques touches au portrait de Dora Bruder, il ne s'agira encore que de « signaux de phare dont je doute malheureusement qu'ils puissent éclairer la nuit. Mais j'espère toujours ». Pour combler les trous, Modiano offre à Dora Bruder des fragments de sa propre jeunesse, en mesurant la distance infinie qui les sépare.

Des disparitions, tout désormais porte la marque, comme si l'absence, d'être refoulée, oubliée, était devenue notre mode d'être ; comme si l'on ne pouvait plus marcher dans les rues sans avoir l'impression de le faire sur les traces de quelqu'un. L'urbanisation elle-même devient une opération de nettoyage de la mémoire. Il y a dans *Dora Bruder* des pages simples et magnifiques sur le Paris d'aujourd'hui qui essaie d'effacer jusqu'aux dernières traces du Paris d'hier pour gommer de son paysage jusqu'à l'écho des voix de ces enfants aux noms polonais « et qui étaient si parisiens qu'ils se confondaient avec les façades des immeubles ». Qu'on n'aille plus après ce beau et grand livre entonner la rengaine de Modiano le nostalgique, de Modiano l'illusionniste de l'incertitude. C'est un écrivain d'aujourd'hui qui tente l'impossible et l'indispensable : tenir le lien avec l'horreur de notre proche origine. « Beaucoup d'amis que je n'ai pas connus ont disparu en 1945, l'année de ma naissance. Ils avaient épuisé toutes les peines pour nous permettre de n'éprouver que de petits chagrins. »

(1) Le Seuil. Voir l'article de Nicolas Weil dans *Le Monde* des livres du 17 janvier 1997. *Les Temps modernes* consacre cinq articles remarquables à ce livre qui entend « corriger » l'« excès d'attention accordé aux chambres à gaz ». Ils sont signés de Raul Hilberg, Claude Lanzmann, Pierre Bouretz, Liliane Kandel et Pierre-Yves Gaudard (n° 592, février-mars 1997).

(2) Paru en 1988 chez Fayard, l'ouvrage fondamental de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, a été réédité en deux volumes dans « Folio Histoire » en 1992 (n° 38-39).

La disparition



version originale

Trân Quang Khai, au lendemain d'une victoire, en 1285, contre « les barbares » (1) – en l'occurrence les Mongols – écrivit : « Cette terre antique dure à jamais. » A l'image de celle du grand dragon chinois, l'histoire du petit dragon vietnamien est écrite par de grands capitaines, souvent fins lettrés, ainsi que l'illustre si bien la fresque historique consacrée par Yveline Féray à l'un des plus célèbres d'entre eux, Nguyễn Trai, stratège et poète du début du XV^e siècle (2).

Mais, contrairement à celle de l'empire du Milieu, la stratégie vietnamienne est dictée par la résistance, sans parler de la survie. Si le Vietnam a « marché » vers le Sud, aux XVII^e et XVIII^e siècles, assimilant au passage le royaume hindouïste du Champa puis la partie orientale de l'empire khmer, ce fut à la fois affaire d'espace vital et

de résistance à l'ensemble chinois. En outre, les grandes victoires du XX^e siècle, celles de 1954 et de 1975 contre des « barbares », venus cette fois d'Occident, n'ont guère eu le rayonnement attendu, sur place comme au-delà des frontières. Des circonstances politiques défavorables ne suffisent peut-être pas à expliquer une lacune : à quand une biographie du général Vo Nguyễn Giáp, le capitaine de l'épopée vietnamienne au XX^e siècle ?

Que « la terre antique dure à jamais » mérite quelques références, la plus précieuse étant encore un panorama relativement complet des écrits vietnamiens depuis l'an 939, date de l'indépendance vis-à-vis de la Chine. La publication de *Mille ans de littérature vietnamienne* répond à un tel souci (3). Ces victoires cruciales, qui contribuent à la forte identité vietnamienne, sont cependant rarement suivies de lendemains qui chantent. Pour en revenir à Nguyễn Trai, ce dernier ne fait jamais que son métier de grand mandarin de cour quand, les hordes chinoises ayant été une nouvelle fois défaites, il ose estimer que « les quatre mers sont calmes à jamais, partout souffle le vent du renouveau ». L'eau après le feu : avec la « paix », les Vietnamiens, même éparpillés, se retrouvent alors entre eux et affichent, pour le moins, une certaine morosité. Entre deux tra-

gédies, le Vietnam serait-il, au-delà d'un petit monde, un monde petit ? Voilà ce que racontait il y a quelques années déjà, dans *Le Cœur du Tigre*, Nguyễn Huy Thiệp, incontestable chef de file d'une nouvelle génération d'écrivains (4). Quatre nouvelles brèves et dépouillées pour mettre en scène un malaise face au manque de générosité et à la grossièreté qui écornent une société pourtant si polie jusque dans ses hameaux. Nguyễn Khắc Trung brosse, pour sa part, un tableau assez noir des rivalités et mesquineries si pesantes, dans la vie quotidienne, d'un village situé en lisière du delta du Fleuve rouge : dans *Des fantômes et des hommes* (5), le malaise vietnamien n'est pas que le produit d'une gestion par d'anciens combattants marxistes.

L'univers décrit par Truong ne fait guère place au rêve et au romantisme. Petite corruption, appétits sournois, règlements de vieux comptes familiaux. Quelque chose dérange une fois que les canons se sont tus et que la « tragédie humaine » décrite par Bao Ninh (6) laisse place à la mauvaise administration et aux égoïsmes. Que restet-il de la mélancolie si vivante des chansons populaires, y compris contemporaines ? Les Vietnamiens seraient-ils un peuple de bernés, appelé sans cesse à se méfier de ses maîtres, petits et grands, oscillant entre l'asservissement et la révolte ? La réalité est plus complexe.

L'auteur le plus prolifique de la nouvelle génération d'écrivains vietnamiens est une femme, Duong Thu Huong, qui se garde d'espérer, comme si l'espoir était un piège. Ses héros sont les victimes des systèmes qui font appel aux instincts les plus bas de l'âme humaine. La défense, très vietnamienne, de la morale n'enlève rien à la modernité de son œuvre (7). La société vietnamienne de cette fin de siècle est de moins en moins le succédané des ravages provoqués par trois décennies de combats. Puisque les circonstances le veulent, est donc venu le temps

Vietnam d'hier et de demain

des hommes, après celui des héros, des traîtres et des victimes. Le genre le plus prisé, dans la littérature moderne vietnamienne, semble être la nouvelle, ou le court récit, qui associe générations, clans et itinéraires, y compris, parmi ces derniers, ceux des exilés (8). Cette riche moisson de fin de siècle, de plus en plus celle de la « paix », situe bien une société qui demeure en marge d'une Asie du Sud-Est partagée entre des cultures venues d'ailleurs et le consumérisme de ses nouveaux riches du moment. Le Vietnam est un appendice extrême-oriental, géographiquement et culturellement. Les paris sont sans doute ouverts sur ce qu'il fera, au siècle prochain, de son indépendance dans l'unité. Le foisonnement littéraire actuel serait, cependant, plutôt prometteur.

L'apport, tout nouveau dans l'histoire d'un pays tenté par le repli sur lui-même, que représente une communauté d'outre-mer de deux millions de personnes est plus ambigu. Avant la vague des *boat people* de la fin des années 70, le cœur d'une faible diaspora vietnamienne était, bien entendu, la France, ancienne « métropole » et, entre autres vocations, centre d'études et de recherches encore bien vivant. En témoignerait, s'il le fallait, la récente et monumentale contribution de Ngo Van à l'his-

*Ecrivains
de l'après-guerre,
sociologues et historiens
s'interrogent sur leur
pays, appelé
le « petit dragon »*

toire du mouvement nationaliste de l'entre-deux-guerres et pendant la deuxième guerre mondiale (9). Les témoignages autobiographiques de la nonne bouddhiste dissidente Chàn Không ou de Pedro Nguyễn Long (10) offrent, pour leur part, une approche de l'histoire bien différente de celle des « annales » du communisme.

A travers les itinéraires d'une famille bourgeoise de Haiphong

broyée par la guerre et qui se retrouve pour une photo de famille à Los Angeles en 1992, Nguyễn Long, dit Carlo, raconte un demi-siècle de tragédies vécu à ras de terre.

« Certains écrivains de la diaspora vietnamienne (...) savent qu'ils ont tout perdu – définitivement (...) Ils écrivent en vietnamien, ils n'écrivent plus la vie vietnamienne, ils écrivent leur vie, une certaine mort », juge Phan Huy Duong (11). *La Part d'exil* (12) risque de ressembler à une peau de chagrin même si les Viêt Kiêu, ou Vietnamiens d'outre-mer, reprennent plus souvent le chemin du Vietnam pour raisons d'affaires, de tourisme ou de visites de famille. Ils apprennent, cependant, avec nostalgie, à se passer du Vietnam qui poursuit son chemin, un peu en solitaire, sans encore trop céder à l'air du temps. Ses écrivains sont là pour en témoigner.

Jean-Claude Pomonti

(1) Cité dans *Aigrettes sur la rizière, chants et poèmes classiques du Vietnam*, textes choisis, présentés et traduits du vietnamien par Lê Thanh Khôi. Gallimard, « Connaissance de l'Orient », 209 p., 87 F.

(2) L'imposant *Dix mille printemps* d'Yveline Féray vient d'être réédité en deux tomes par Picquier, 1 124 p., 138 F.

(3) De Nguyễn Khắc Viên et Huu Ngoc (Picquier, 411 p., 149 F.)

(4) Ed. de l'Aube, 103 p., 78 F. Thiệp est également l'auteur d'*Un général à la retraite*, Ed de l'Aube, 165 p., 80 F., et de *Les démons vivent parmi nous*, pièce de théâtre, l'Aube, 95 p.. Ces œuvres ont été traduites par Kim Lefevre.

(5) Traduction de Phan Thê Hong, éd. de l'Aube, 382 p., 149 F.

(6) Dans *Le Chagrin de la guerre*, traduction de Phan Huy Duong, Picquier, 250 p., 150 F.

(7) Outre *Au-delà des illusions*, roman traduit en français par Phan Huy Duong, Picquier, 289 p., 139 F (voir « Le Monde des livres » du 4 octobre 1996), Duong Thu Huong est également l'auteur de *Histoire d'amour racontée avant l'aube* (éd. de l'Aube) et, aux éditions Des femmes, de *Les Pa-*

radis aveugles et de *Roman sans titre*.

(8) Phan Huy Duong, qui vit à Paris, a écrit un recueil de nouvelles, *Un amour métèque*, L'Harmattan, 186 p., et traduit deux volumes de récits, *Terre des Ephémères* et *En traversant le fleuve*, Picquier (voir *Le Monde* du 22 mars 1996). Kim Lefevre a traduit les récits de Phan Thi Vang Anh, âgée seulement de vingt-neuf ans et résidant dans le Sud, sous le titre *Quand on est jeune*, Picquier, 126 p., 98 F. De l'université de Hanoï vient un autre recueil, *Le héros qui pissait dans son froc*, de Vu Bao et autres nouvelles, éd. de l'Aube, 84 p., 69 F.

(9) *Vietnam, 1920-1945, révolution et contre-révolution sous la domination coloniale*, éd. L'Insomniaque, 445 p., 60 F.

(10) *La Force de l'amour*, de Sœur Chàn Không, éd. La Table ronde, 362 p., 125 F. *La Montagne des parfums*, de Pedro Nguyễn Long et Georges Walter, Robert Laffont/Phébus, 459 p., 139 F.

(11) Dans *En traversant le fleuve*, op. cit.

(12) Titre d'un recueil de textes – traduit certains émouvants –, réunis et traduits par Lê Huu Khoa, publications de l'université de Provence.

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

14^e FETE DU LIVRE

lire à Limoges

4-5-6 AVRIL 1997
PLACE DE LA REPUBLIQUE

TEL. 05 55 45 64 62

LES PUBLICATIONS DU Monde

Un ancien numéro vous manque ?

(Commande et envoi à domicile)

3615 LEMONDE

L'apocalypse selon Jabberwocky

Antoine Volodine s'est inventé un monde à lui, une langue, un style, une structure imaginaire, la « poésie de roman »

NUIT BLANCHE EN BALKHYRIE d'Antoine Volodine. Gallimard, 190 p., 90 F.

Que reste-t-il une fois le roman de Volodine refermé ? Quelque chose qui ne ressemble pas à la mémoire d'un roman. C'est-à-dire peu d'histoires, peu de noms, peu de rapports psychologiques, quelques situations tout au plus. Certes. Mais une langue, un style, un ton, un élan, une structure imaginaire, un rythme. Est-ce dire que *Nuit blanche en Balkhyrie* n'est pas un roman, ou que c'est un roman inaccompli ? Evidemment pas. Antoine Volodine a inventé une narration qui lui est propre. Comme certains dramaturges le font.

Ibsen écrivait ainsi. *Peer Gynt*, c'est un peu cela. Le spectateur de *Peer Gynt* accepte, sans rechigner, l'imaginaire capricieux d'Ibsen, ses changements de tonalité, du pathétique au grotesque, du réalisme au symbolique, de l'allégorique au mélodrame. Il entre dans un monde. C'est ce que propose Antoine Volodine depuis plusieurs années, dans chacun de ses livres, reliés entre eux par des lois originales (1).

L'onirisme est fort bien admis dans le théâtre et le cinéma, dans la poésie également. Dans le roman, moins. C'est que Volodine écrit ce qu'on pourrait appeler, sur les traces de Cocteau ou de Pasolini, avec lesquels il n'a en commun précisément que ce tempérament foncièrement poétique, de « la poésie de roman ». C'est-à-dire une littérature narrative où tout serait libre, parce que seulement porté par la rigueur implicite d'un système visionnaire.

Les noms ? Inventés, avec des consonances qui peuvent être parfois familières, mais forgées selon le modèle de Lewis Carroll dans son poème de *Jabberwocky*,



« Moi et la ville », de Ludwig Meidner (1913)

si délicieusement traduit par Henri Parisot : « Il était grillé. Les slictueux toves gyraient sur l'aloinde... Prends garde au Jabberwock mon fils... »

Les lieux ? Imaginaires. Le temps ? Indifféremment vers l'avant et vers l'arrière. Et, çà et là, des détails, médicaux, politiques suffisamment forts et précis pour que le lecteur ne s'égaré pas. Buñuel aussi savait construire ainsi ses films. Vers la fin de son roman, le narrateur (qui est aussi un personnage, car l'action est indifféremment écrite à la troisième et à la première personne) dit : « L'accélération de l'histoire nous obligeait à aller très vite et comme dans

un rêve. Je narre cela à l'imparfait car l'action, quelle qu'en eût été la réalité, s'ancrait dans ma mémoire sous la forme d'une succession de moments oniriquement répétitifs et semblables. » Ce n'est pas une pétition de principe, ce n'est pas une déclaration d'intention. Le roman est en effet écrit selon ce procédé, ici décrit.

Le narrateur, Breughel, est un écrivain à succès qui vient d'être laminé par une guerre, l'invasion de son pays, la Balkhyrie (« Dans le langage qui ici sert de langage, j'ai dû l'expliquer déjà, on baptise Balkhyrie tout ce qui s'étend au-delà des murs du camp »), et l'installation d'un régime totalitaire par

le tyran Kirghyl. Breughel est devenu, après un traitement psychiatrique qui lui a enlevé la faculté de rire et le sens du temps, l'écrivain officiel du régime. Il a été dans un camp de concentration et semble être en charge de fous. Il est lié à Molly, jeune femme qui elle-même va être défigurée et détruite. Et il s'éprend d'une responsable du camp, Tariana.

Breughel souffre d'une sorte de maladie de la dissociation (hétérophrénie) et l'on s'aperçoit rapidement que la plupart des autres personnages ont la même maladie. L'invasion de la Balkhyrie n'est pas achevée. Elle s'accomplit progressivement, avec la complicité idéologique de plusieurs autorités, dont le narrateur. Une révolution mondiale a eu lieu, la guerre a dévasté le monde, mais menace de recommencer. Un cirque, une ménagerie en liberté, un bestiaire délirant envahissent ces pages de boue et de sang.

La narration est entrecoupée de deux ébauches de livret d'opéra, que Breughel est en train d'écrire et qui résume, avec un humour noir, la situation psychologique et politique. Des films, des photographies, de même sont évoqués.

Fable sur le totalitarisme, oui, mais aussi réflexion habile et troublante sur les limites de l'imagination. La lecture est, par un effet de contraste, émouvante : le narrateur n'ayant pas tous ses moyens intellectuels, il y a une froideur très crue, une curieuse médicalisation des sentiments et en même temps des résurgences de sensibilité. Un univers de science-fiction, mais d'une science-fiction profonde, stylée, à la Kôbô Abé.

René de Ceccatty

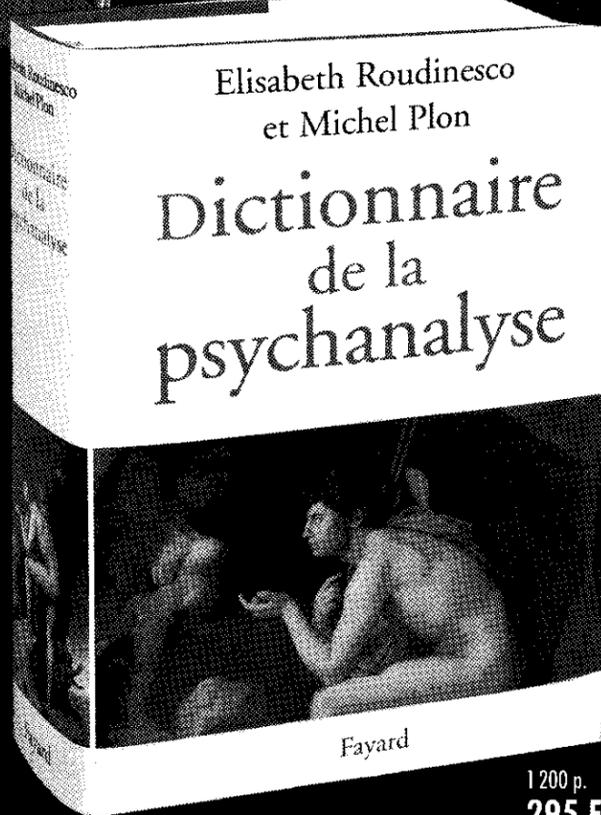
(1) Antoine Volodine a déjà publié huit romans : quatre chez Denoël, dans la collection que dirigeait Elisabeth Gille, « Présence du futur », et quatre chez Minuit.

Elisabeth ROUDINESCO

Michel PLON



Photo: John Foley / Opale



1 200 p.
295 F

Pour la première fois un dictionnaire rompt avec la langue de bois chère aux spécialistes et explique de façon claire les notions clés de cette discipline.

Isabelle Taubes, *Psychologies*

Plus de mille entrées et aucune envie d'en sortir.

Etienne Trillat, *Le Nouvel Observateur*

Le Dictionnaire de la psychanalyse est un livre clair et distinct (...). L'esprit qui le gouverne est celui des Lumières.

Christian Jambet, *Le Monde*

Dictionnaires
Fayard

Josyane Savigneau

Ecume vitale

Hervé Hamon, dans la mer, a puisé un art de voir, de vivre. Une sagesse qu'il offre sans partage

BESOIN DE MER d'Hervé Hamon. Seuil, 282 p., 110 F.

Sans être vraiment sûr qu'il s'agisse d'une jouissance foetale, Hervé Hamon aime sa mer, et s'est piqué de nous expliquer pourquoi. A certains, la démarche paraîtra superflue, soit qu'ils n'aient que faire de ce spectacle fluide qu'ils jugent angoissant, soit qu'ils savent déjà l'envoûtement de ces abysses, sa splendeur et sa rudesse. Natif de Saint-Brieuc, ancien gamin du Trégor, nostalgique des baignades, des mares à crevettes, des eaux impures des bords de plage où flottent des carapaces d'araignées défuntes, Hervé Hamon n'est pas de « ces imbéciles heureux qui sont nés quelque part ». Il s'avoue rebelle au charme du binou, pas vraiment yachtman, plutôt porté sur le panache hugolien d'un Bombard, naufragé volontaire, que par les exploits médiatiques des navigateurs qui se lancent à la poursuite de leur nombril, confondant la gravité de leur personnage égocentrique et la gravitation universelle. Breton oui, mais à la mode Louis Guilloux, c'est-à-dire d'abord républicain et internationaliste, de ceux pour qui embarquer à plusieurs signifie avoir confiance dans les autres. Et qui sourient au profane : la mer est à tout le monde.

Déclaration d'amour, homélie, confession d'un provincial qui dénonce l'assassinat des rivages sans chauvinisme, heureux de suivre la houle d'Ouessant à Terre-Neuve, de vanter les icebergs du Groenland autant que l'île de Batz, plantée sur un champ de goémon, de faire dériver sa chambre avec vue flottante vers la Crète, la Guadeloupe, le Japon, *Besoin de mer* est un livre de philosophie. Une ode à la solitude modeste, invisible. Une exhortation, par vagues déferlantes, à la sagesse.

Hervé Hamon insiste, tient son cap : être « marin », ce n'est pas un arsenal de techniques, c'est un re-

gard. Une impatience. La fièvre du voyageur à courir nez au vent vers la grève pour redécouvrir la mer au détour d'une route de Paimpol. Manière de voir le monde hors carcans, sans nasses ni blocus. Permission de sortir du port : l'homme a besoin d'échappées, de partir pour mieux revenir, de jeter des filets dans l'eau pour pêcher son art de vivre. Ici, la balade proposée est universelle. Hamon, chercheur d'or noir « qui a la sagesse de ne pas épaissir le prodige », goûte l'aventure au bout du monde dans le sillage d'un Francisco Coloane.

C'est un autoportrait de tout le monde qu'il brandit au promeneur du quai. Il s'agit bien ici de gourmandise, au gré des flots, une frénésie à partager les plaisirs de l'existence. Quelques têtes couronnées traversent cet existentiel dîner de gala : un Yves Montand pensionnaire de la Colombe d'Or de Saint-Paul-de-Vence mais fasciné par les issues de secours ; un éminent socialiste qui prouve, un jour de congrès du parti à Pornic, qu'il n'aimait pas seulement les ortolans.

C'est néanmoins lorsqu'il professe l'anonyme aspiration à « rester léger », lorsqu'il prend le risque de nous fourrer le nez dans son bric-à-brac personnel, qu'Hervé Hamon nous fait prendre, boussole en main, la poudre d'escampette. Lorsqu'il parle d'« aimer », non sans crainte de mêler frivolité et absolu. Et qu'il égrène ses cultes, pas seulement le carrousel d'écume qui enveloppe le phare de la Vieille face à l'île de Sein, mais aussi « les cuisines de l'abbaye de Fontevault, les dialogues d'Ed McBain, la vigueur de Maria-Joao Pires dans les sonates de Mozart, l'humour de ma "blonde", Fra Angelico, les temples japonais, les merles moqueurs ». Léger, rester léger... « J'échangerais volontiers, de temps à autre, une minute de Peter Handke contre une minute de Fred Astaire, l'amuseur, le bourreau d'amusement. »

J.-L. D.

Médiocrités

Une description complaisante du milieu littéraire par le président de l'académie Goncourt

LE BAR DE L'ESCADRILLE de François Nourissier. Grasset, 410 p., 135 F.

Comment écrire le roman d'une classe sociale médiocre et prétentieuse, d'un milieu éditorial dévoyé, englué dans les combines, intellectuellement rassis ? François Nourissier, avec *Le Bar de l'Escadrille*, a pris le parti de la plongée dans ledit milieu, bâtissant un gros livre (quatre cents pages) où il fait alterner les voix pour évoquer le parcours d'un éditeur, Jos Fornerod, le temps de sa splendeur et le moment de sa chute (certains trouveront sans doute des clés), les grenouillages des auteurs, les ambitions démesurées et déçues, les réussites ambiguës. On a tant lu, depuis quelques semaines, que ce texte était une réussite magistrale qu'on ose à peine avouer combien on le trouve ennuyeux.

Un homme aussi avisé que Nourissier ne pouvait pas ignorer que la description complaisante de la médiocrité allait produire un roman pesant. Ce très fin lecteur (on le voit quand il écrit des articles autrement que pour des raisons tactiques), bon connaisseur d'Aragon (auquel il fait, dans ce livre, quelques clin d'œil), grand manitou du milieu qu'il décrit, a-t-il voulu mesurer son pouvoir et constater que la critique était bien ce qu'il en dit - « Inflation en tout genre. Manque de perspectives. La trompette au lieu de pipeau. Le langage de la haute couture pour vanter la salopette d'Uniprix » ?

En ce cas, il a été comblé et doit en rire encore. Il les a vus se traîner à ses pieds, ceux qu'il a fait élire dans tel ou tel jury, ceux qui espèrent être récompensés, ceux qui se disent qu'il faut, quoi qu'on pense, ménager Nourissier. Etrange unanimité dans les louanges : comme il décrit bien l'édition, quel brio dans les portraits, et, surtout, quel styliste ! On sait qu'il est souvent absurde de faire des cita-

tions et qu'on peut, en isolant une phrase, ridiculiser le meilleur livre. Mais, tout de même, voici un exemple de ce « grand style » : « Où sont passés l'aigu du jour, son gros ventre plein de viscères, le soleil, le chaud ? Quelles Bermudes, quel trou noir les ont aspirés ? Bientôt, je ne traverserai plus que d'interminables franges de la nuit, des aubes pleines de chiffres, des soirs hantés d'anciens visages, poursuivant le sommeil, essayant de le prendre au piège de l'immobilité, du vide, comme autrefois je croyais mériter les jolies proies en chassant de ma tête les imaginations lascives, de mon langage les mots orduriers, afin qu'elles tombassent, mes petites chrétiennes, dans le pur, le purissime amour qui me faisait les paumes moites, le ventre dur. Ah ! Où en sommes-nous ? »

TEST GRANDEUR NATURE ?

Où en sommes-nous, en effet ? Il est logique que certains aiment cela, il est normal qu'une vieille droite aujourd'hui revenue aime lire que « les jeunes femmes très coucheuses possèdent souvent cette peau sans artifice, ces mouvements impérieux empruntés à la supposée virilité des hommes », ou bien qu'« Antoine (...) était un grand queuteur sentimental qui buvait des coups pour se donner du courage, et qui labourait ses livres comme un bœuf », ou encore que Simone de Beauvoir « s'est soudain décomposée devant la première mauvaise surprise d'une vie privilégiée : le vieillissement ». Mais on voit mal comment ces propos peuvent n'être contestés par personne. Sauf à constater que le combat idéologique et littéraire s'est effacé devant la stratégie sociale, que toute conviction est à proscrire, surtout lorsqu'on parle du président de l'académie Goncourt. Si Nourissier a voulu faire un test grandeur nature, il est réussi. On aimerait lui demander de ne pas recommencer et de revenir plutôt du côté de *Bratislava* ou de *Roman volé*.

L'inquiétante émotion d'Antonio Tabucchi

Impossible d'enfermer l'écrivain italien dans un genre littéraire défini : théâtre, poésie, fantaisies, roman. Au gré de ses interrogations, la figure de Fernando Pessoa en arrière-fond, il joue de ses différents registres

LA TÊTE PERDUE DE DAMASCENO MONTEIRO (La Testa perduta di Damasceno Monteiro), d'Antonio Tabucchi. Traduit de l'italien par Bernard Comment, Christian Bourgois, 246 p., 120 F.

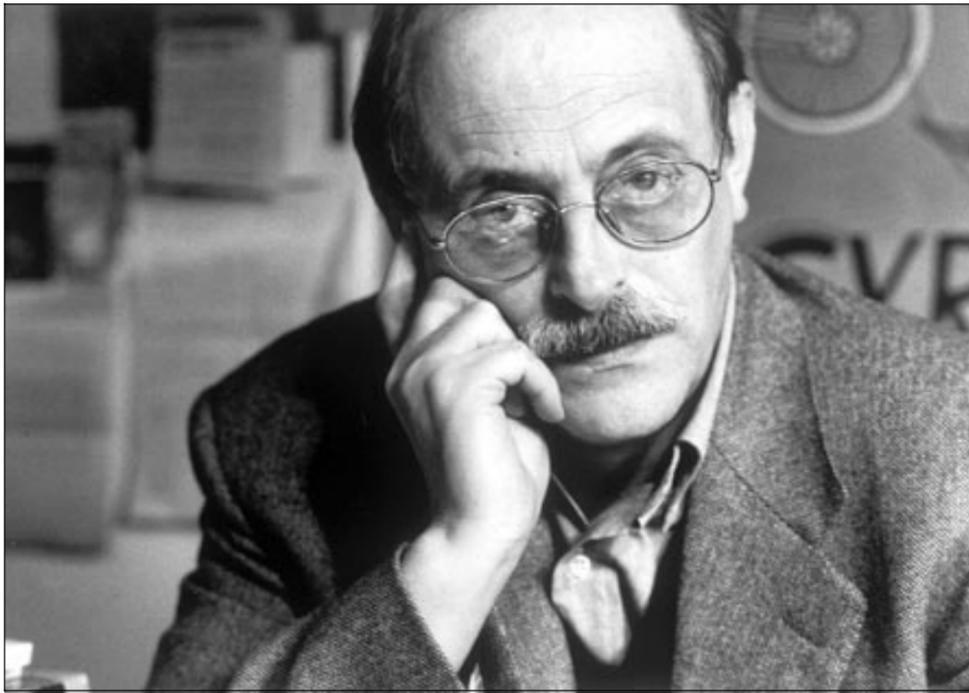
Sur sa carte de visite, Antonio Tabucchi n'inscrit jamais « écrivain » au-dessous de son nom. Sa profession, s'il doit en mentionner une, consiste à enseigner la littérature portugaise à l'université de Pise. Quant à écrire des livres, c'est un plaisir et seulement cela, mais un plaisir impérieux, catégorique, auquel ne résisterait aucune manœuvre de contournement. L'inverse d'un loisir, en somme. Guidé par ce « passe-temps » vorace, il est devenu l'une des figures centrales de la littérature italienne, l'auteur de plusieurs ouvrages qui refusent de se laisser enfermer dans les placards bien cadenassés de tel ou tel genre littéraire. Les livres d'Antonio Tabucchi sont comme celui qui les a pensés, sceptiques, doucement ironiques et réfractaires à toute quiétude.

Rien ne pourrait moins lui convenir que les formes immobiles ou les enclous littéraires tracés au cordeau. De *Piazza d'Italia*, son premier livre à *La Tête perdue de Damasceno Monteiro*, celui qui vient de paraître en France, son œuvre prend des contours variés, jouant avec humour de plusieurs modes narratifs (1). Il y a des nouvelles, du théâtre, des fantaisies, des rêves et des fictions que leur auteur ne veut pas appeler « romans », afin de ne pas les affubler d'une étiquette que le XX^e siècle a vidée de son sens originel. « *Ce que l'on appelle aujourd'hui roman est devenu une catégorie-poubelle où l'on peut lancer n'importe quoi, juge-t-il : un peu de théâtre, un peu de poésie, du journal intime, même.* »

Pour définir *Requiem*, il aimait assez le terme « *une hallucination* » et pour *Pereira* prétend celui de « *longue confession* ». Si *La Tête perdue de Damasceno Monteiro* n'a pas trouvé de sous-titre sur mesure, c'est que Tabucchi n'en a pas déniché de convenable, après avoir hésité entre « *une émotion* », « *une enquête* » et « *un agacement* ». De toute façon, dans « *définir* », il y a « *finir* », et les livres d'Antonio Tabucchi se terminent plus souvent par des questions que par des réponses. Installé dans le salon de son appartement florentin, au-dessus d'un petit jardin que le printemps a passé au vert, Antonio Tabucchi affirme son goût pour « *la littérature qui inquiète, qui trouble la conscience et ne donne pas de réponse* ». A cinquante ans passés, il dit même, souriant entre deux bouffées de cigarette : « *Je déteste les réponses.* »

Peut-être est-ce là l'origine du lien puissant qui l'unit à Fernando Pessoa, le grand poète portugais dont l'œuvre est hérissée de doute et d'interrogations. Pessoa, il l'a « *rencontré* » par hasard lorsqu'il avait vingt ans, dans un train qui le ramenait de Paris vers sa Toscane natale. A l'époque, Tabucchi s'était donné un an pour étudier la littérature en France. Avant de rentrer chez lui, dans cette famille de fermiers qui lui fit une enfance « *heureuse* », il avait pêché *Bureau de tabac* sur l'éventaire d'un bouquiniste. Il s'agissait de la première traduction française de ce texte dont l'auteur était mort en 1935.

« *La poésie que j'avais fréquentée jusque-là était surtout lyrique et intimiste. Or voilà que je découvre ce long poème où se mêlent du lyrisme, mais aussi une incroyable ironie, du théâtre, de la philosophie. C'est un univers culturel inconnu qui s'ouvrait devant moi. Je me suis dit que je voulais apprendre la langue de Pessoa.* » Des années



Un goût pour « la littérature qui inquiète, qui trouble la conscience et ne donne pas de réponse »

plus tard, l'écrivain entreprendra de traduire en italien l'œuvre complète du poète avec sa femme, Maria José de Lancaster. Aujourd'hui, Tabucchi préfère fréquenter Pessoa d'un peu plus loin, « *à cause de l'inquiétude parfois excessive que ce monsieur communie* ». Chez lui, un seul portrait du poète semble veiller sur la bibliothèque, simple silhouette esquissée en manteau sombre.

Mais par la force de cette rencontre, le Portugal est devenu sa seconde patrie. Un lieu, dit-il, « *qui a pénétré la partie la plus intime de moi-même* ». Et quelle région plus intime que la langue, pour un écrivain ? *Requiem* a été écrit en portugais, sans que Tabucchi se sente capable de tra-

duire lui-même son texte dans sa langue maternelle. « *C'était impossible, explique-t-il. Comme transplanter des yeux noirs à un enfant né avec des yeux bleus.* » Plusieurs de ses livres ont pour cadre le Portugal, où le romancier vit lui-même une partie de l'année. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir avec l'Italie des relations « *dialectiques* », où l'amour côtoie de près l'exaspération.

La Tête perdue de Damasceno Monteiro, c'est à Lisbonne qu'il a commencé de l'écrire, ou plutôt que le livre s'est brusquement imposé à lui. Rien ne le prédisposait à se plonger dans cette histoire et il avait même un autre roman bien avancé sur sa table de travail, lorsqu'il découvrit un fait divers relaté

par un journal portugais. Tabucchi croit à l'inspiration ou du moins à une forme d'élection par quelque puissance invisible. « *Vous êtes dans le bus ou dans le métro, explique-t-il, et voilà qu'une histoire vous tombe sur la tête à la manière d'un petit ballon venu de l'espace qui vous a choisi, vous, comme une sorte d'antenne.* »

Une semaine après, « *sans savoir pourquoi* », il s'était lancé dans *La Tête perdue*. Au centre du livre, gît le cadavre d'un homme retrouvé sans tête dans un terrain vague près de Porto. Firmino, reporter dans un journal à sensation de Lisbonne, est chargé de mener une enquête qui le conduira jusqu'à la brutalité sanguinaire d'un sergent du commissariat de la

Guarda nacional. L'émotion ressentie par Antonio Tabucchi à la lecture du fait divers qui lui a inspiré ce roman se rattache à son amitié pour Antonio Cassese, le juriste florentin à qui il a dédié son livre. « *Nous avions eu plusieurs conversations à propos d'une enquête qu'il a menée sur les traitements inhumains et dégradants dans les lieux de détention de cette Europe que nous appelons aimablement civilisée* », se souvient-il.

A partir de cette intrigue policière à l'envers, Tabucchi bâtit un faux roman noir plein d'humour et de secrets, de demi-confidences et de raisons cachées. Autour du cadavre décapité rôdent des « *voix* » sans visage et des justiciers qui se servent beaucoup de leur tête : Firmino, qui s'intéresse surtout à la littérature, et l'avocat Loton – parce qu'il ressemble à l'acteur Charles Laughton –, humaniste raffiné, sarcastique et désespéré. L'énigme du roman, qui repose avant tout sur une identité inconnue, semble être métaphorique du véritable mystère de la nature humaine. Et la littérature, pour laquelle les justiciers manifestent un si fort penchant, la meilleure arme pour trouver le fin mot de l'histoire.

Raphaëlle Rérolle

(1) Toutes les traductions françaises d'Antonio Tabucchi sont parues chez Christian Bourgois, sauf *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa*, publié par Le Seuil.

★ Une très saisissante biographie par l'image de Fernando Pessoa, élaborée par Maria José de Lancaster et précédée d'un texte d'Antonio Tabucchi intitulé « *Une malle pleine de gens* » (extrait d'un recueil du même titre paru chez Christian Bourgois en 1992 et traduit de l'italien par Jean-Baptiste Para), vient de paraître en format de poche aux éditions Hazan. Traduction des légendes et des textes de Fernando Pessoa par Pierre Léglièse-Costa.

Chalamov inédit

Second « Cahier » des souvenirs de l'auteur de « *Kolyma* », sur les années porteuses d'un fugitif espoir

LES ANNÉES VINGT de Varlam Chalamov. Traduit du russe par Christiane Loré, éd. Verdier, 192 p., 98 F.

En 1962, lorsque Varlam Chalamov écrit, un peu en désordre et à la demande d'un éditeur, les deux textes réunis par Verdier sous le titre *Les Années vingt*, il a déjà connu le fond du désespoir, la limite de l'inhumain. On ne relira jamais assez ses admirables *Récits de Kolyma*, œuvre littéraire majeure et témoignage essentiel de la barbarie du XX^e siècle. A lui seul, le destin de Chalamov est édifiant : arrêté une première fois en 1929, il purge trois années de peine dans l'Oural avant d'être envoyé pour quatorze ans dans les camps soviétiques de Kolyma, les plus cruels du Goulag sibérien, dont on ne revenait pas. Chalamov, lui, en est revenu. Mais quand il rentre à Moscou en 1954, après une absence de dix-sept ans, c'est pour se faire chasser par sa femme et par sa fille, qui l'accuse d'être « *un ennemi du peuple* ». Et pour mourir à soixante-quinze ans, en 1982, après quelques années de répit, dans l'asile psychiatrique où on l'avait entraîné de force. Aveugle, sourd, impassible, il avait repris instinctivement les habitudes apprises en Kolyma, cachant sa nourriture sous son oreiller.

Au cours de cette vie embarquée au fin fond de l'horreur qu'il appelait « *l'expérience souterraine* », Chalamov a connu, peut-être en tout et pour tout, cinq années convenables : de son arrivée à Moscou, en 1924, à sa première arrestation en 1929. Cinq années porteuses d'espoir d'un monde nouveau, de fièvre post-révolutionnaire, d'ébullition politique et culturelle. Il y revient avec une simplicité immédiate, jouant le jeu d'une évocation non rétrospective, faisant abstraction du destin à venir, malgré quelques digressions

vers les années ultérieures, conscient de participer « *à une immense bataille perdue d'avance pour changer véritablement la vie* ».

La première partie des « cahiers » de Chalamov, également publiés par Verdier (*Tout ou rien*, Verdier, 1995), est un manifeste de l'œuvre d'art contre tout didactisme, rendu caduc par une civilisation n'ayant édifié que ses propres débris. « *Le Cahier II* » que sont ces *Années vingt*, rédigé sans construction préalable, au fur et à mesure que les souvenirs reviennent, fait apparaître d'analyse et sans y consacrer d'analyse véritable les rêves de la « *culture prolétarienne* », les relations de l'intelligentsia et du pouvoir bolchevik, les nombreux mouvements artistiques révolutionnaires – théâtre des « *Blouses bleues* », constructivisme, LEF (Front gauche de l'art), fondé autour de Maïakovski, Pasternak ou Eisenstein –, véritable « *chaudron en ébullition* » vécu dans l'enthousiasme des querelles artistiques.

« **NOUS VOULIONS VIVRE** »

Si ces *Années vingt* tendent à l'énumération et ne présentent pas, en soi, un intérêt littéraire majeur, le plus saisissant est la manière dont peut prendre place dans le destin de Varlam Chalamov non seulement cette fugitive période heureuse, mais le fait même de son évocation rétrospective. « *Qui eût pu dire, dans les années vingt, quelles seraient les épreuves réservées à chacun. Avec mon ami, j'ai arpenté plus d'une nuit les rues tortueuses de Moscou, m'efforçant de comprendre le temps et d'y trouver ma place. Car nous ne voulions pas seulement faire de la poésie, nous voulions agir, nous voulions vivre.* » Ainsi finissent *Les Années vingt*, souvenirs timides d'un appel formulé « *contre tout espoir* », selon les termes de son amie Nadejda Mandelstam, et déjà écrasés par le destin.

Marion Van Renterghem

Femmes amoureuses

William Goyen croque sur le vif le portrait de six créatures dignes de Lawrence. Impitoyable

SIX FEMMES (Six Women) de William Goyen. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrice Repousseau, Actes Sud, 112 p., 58 F.

Quelques années avant sa mort, en 1983, William Goyen était de passage à Paris. Son roman *Le Grand Réparateur* (Rivages, 1990) venait de sortir à New York, et l'homme ironisait sur son sort : « *Aux Etats-Unis, je reste le plus connu des auteurs inconnus.* » Il parlait néanmoins des Mémoires qu'il projetait d'écrire et où il livrerait une « *série de visions* ». « *On y trouvera un portrait de la veuve de D. H. Lawrence, Frieda, que je côtoyais à Taos, au Nouveau-Mexique : j'y habitais une maison au-dessous d'un grand rocher, devant laquelle s'étendait le désert...* » (1)

Que le petit cercle des amateurs de Goyen se réjouisse. Si les Mémoires n'ont pas vu le jour, voici, en revanche, cette saisissante « *vision* » de Frieda Lawrence – baronne bavaroise née von Richthofen, campée ici jusque sur son lit de mort – suivie de cinq autres : Dorothy Brett, riche héritière et peintre qui fut, de tous les amis anglais de Lawrence, la seule à le suivre en Amérique ; Mabel Dodge Luhan qui tint un célèbre salon sur la Cinquième Avenue ; Millicent Rogers, ancien modèle de *Vogue* qui vivait également à Taos ; l'écrivain américain Katherine Anne Porter, chez qui Goyen décrit une soirée mondaine désopilante à force de superficialité ; Margo Jones, enfin, qui mit notamment en scène plusieurs pièces de Tennessee Williams, et que ce dernier surnommait « *la tornade du Texas* ».

Une galerie de portraits qui, en hommage à Lawrence, aurait pu s'appeler *Femmes amoureuses*, tant la passion est le point commun de ces six personnages. Passion pour l'auteur de *Lady Chatterley* – Frie-

da, Dorothy Brett, Mabel Dodge Luhan furent toutes trois amoureuses de l'écrivain –, pour les Indiens du *ueblo*, pour l'exotisme et l'érotisme, pour l'art, la mode ou le théâtre, pour la nature encore sauvage du Nouveau-Mexique, pour les nuits entières passées à « *boire de la vodka à la bouteille, à fumer et à peindre de folles "images" tapageuses en écoutant Daphnis et Chloé et L'Oiseau de feu* ». Bref, pour le luxe de pouvoir « *courir à sa perte* » en pensant « *quelle importance !* »

Il y a quelque chose d'âpre et de cru chez chacune de ces créatures. Goyen pratique une manière de croquer sur le vif, « *directe et sans ambage* », qui n'épargne rien à ses modèles. Témoignage, cette impitoyable description de Brett à la fin de sa vie : « *Je (la) trouvai hérissée d'excroissances cornues et de longs poils ; toute flétrie, elle dégageait cette singulière odeur qui accompagne la sénilité – une odeur aigre, légèrement nauséabonde, et son haleine exhalait un relent rance de nature sexuelle ; qui saurait décrire l'odeur des grands vieillards ? (...)* Sur sa poitrine, les énormes seins aplatis ressemblaient à des bouées dégonflées. Sa jovialité et sa franche bouffonnerie lui revenaient par à-coups. Elle parlait de son horreur de la décrépitude. » Mais cet art du portrait-vérité n'empêche pas la tendresse pour ces femmes qui, en leur temps, surent « *aller leur chemin hors des sentiers battus* ». De ces tableaux qui s'embroient et se répondent se dégage peu à peu l'esprit d'un lieu (Taos), le refuge de Lawrence, n'était pas encore ce « *piège à touristes encombré de colliers et de poteries* » et d'une petite communauté avant-gardiste, aussi excentrique qu'attachante, symbole de ces années que l'on disait folles.

Florence Noiville

(1) *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} novembre 1974.

L'enfer des Flandres

Sebastian Faulks évoque les atrocités de la guerre de 14-18, les tranchées, l'hécatombe des soldats anglais

LES CHEMINS DE FEU (Birdsong) de Sebastian Faulks. Traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Denoël, 278 p., 140 F.

Sebastian Faulks avait déjà publié quatre romans lorsque ces *Chemins de feu*, qui s'étaient assez bien vendus (14 000 exemplaires), ont pulvérisés des records de ventes au moment de leur passage en poche : 400 000 depuis la sortie en Angleterre, en 1993.

Parce qu'il aime la France, parce qu'il y a des amis, parce qu'il parle bien notre langue, il avait déjà situé un de ses romans (*The Girl at The Lion d'Or*) en France, en 1936, et avait dû à cette occasion faire des recherches sur l'époque de la guerre de 1914-1918. Sideré de voir à quel point toute cette époque était méconnue, occultée, il est frappé non seulement, dit-il, par « *le nombre de morts – plus d'un million d'Anglais – mais la façon dont ils sont morts* ». En 1988, il assiste en tant que journaliste aux cérémonies de commémoration en Flandres. Un ancien combattant très âgé lui dit : « *C'est ici que mon meilleur ami a littéralement explosé à côté de moi. J'ai mis les morceaux dans un sac, aucun n'était plus gros qu'un gigot d'agneau, et j'ai fait un trou dans la terre. J'avais mis une croix, mais je n'ai jamais pu retrouver l'endroit.* » Et comme dans un film, ils passent alors devant une pierre tombale qui porte le nom de cet homme : quelqu'un avait retrouvé la tombe de fortune et donné à la dépouille une sépulture convenable. Sebastian Faulks ressent comme une urgence le besoin de raconter cela, de faire revivre cette époque. Il poursuit ses recherches, parcourt les petits musées où il dénêche des lettres, des journaux intimes, des photos, des cartes postales, des télégrammes de condoléances... Il découvre qu'à côté de la guerre des tranchées, il y a eu une autre guerre,

souterraine, à partir de 1916, dans des tunnels sous le *no man's land* où on envoyait les hommes – des mineurs de profession ou les ouvriers qui ont creusé la Central Line du métro de Londres – poser des mines. L'enfer dans l'enfer. Il s'interroge : comment peut-on supporter ? Comment peut-on survivre ? Il possède alors le sujet de son roman, et il envoie son héros, un très jeune homme que la vie a déjà fait mûrir un peu vite, dans une famille d'industriels du textile, à Amiens, en 1910. Stephen tombe amoureux de la femme de son patron. Classique, façon *Diable au corps*, mais avec une charge érotique très forte. Ces scènes d'amour sur un préalable aux scènes de guerre : que vaut le corps ? De quoi est-il fait ? A quoi sert-il ? Quand est-il inutile ? La tension monte. Contexte social difficile. Grèves. La femme nourrit les grévistes et l'avoue à son mari en même temps qu'elle lui dit sa passion pour Stephen. Les amants n'ont plus qu'à partir, ensemble. Mais elle l'abandonnera.

PEUR PRIMITIVE

1916. La guerre. La veille de la bataille de la Somme. Telement difficile à décrire que Sebastian Faulks s'arrêtera une douzaine de fois. 60 000 tués anglais, le premier jour. Certains soldats sont là depuis dix-huit mois sans qu'il se passe rien. Les officiers méprisent la base. La base ignore les officiers. Et puis, la discipline et l'ennui vont céder la place à la peur primitive, élémentaire, et à l'épuisement. En six ans, Stephen a changé, il est encore plus solitaire, fermé. Autour, la claustrophobie, la violence, qui se répète jusqu'à l'écoeurement, corps déchiquetés, membres épars. Dans les années 70, sa petite-fille Elizabeth part à la recherche des souvenirs de Stephen. Sans doute la partie la moins convaincante du livre. Peut-être parce que le reste est tellement brûlant.

Martine Silber

Erasmus cisalpin ou le souffle de l'hérésie

Contrairement aux Espagnols, les Italiens radicalisèrent le discours de l'humaniste au point de l'élever au côté de Luther au rang de maître de la Réforme. Un constat qu'établit avec force érudition Silvana Seidel Menchi

ÉRASME HÉRÉTIQUE
Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI^e siècle
(Erasmus in Italia 1520-1580)
de Silvana Seidel Menchi.
Traduit de l'italien par Pierre-Antoine Fabre, Gallimard/Le Seuil, coll. « Hautes Etudes », 448 p., 190 F.

Erasmus hérétique ? Le diagnostic a de quoi surprendre puisqu'en 1535, soit un an avant la mort de l'humaniste, le pape Paul III lui avait offert le chapeau de cardinal. Erasmus luthérien ? Sûrement pas, aux dires de Luther lui-même, tels qu'ils sont rapportés dans ses *Propos de table* : « Par mon testament, j'interdirai à mes fils la lecture des Colloques. Sous un masque de piété, Erasme y bafoua la religion et se moqua du christianisme. Lucien est moins dangereux que lui. » Pourtant, pour nombre de chrétiens du XVI^e siècle, Luther et Erasmus étaient plus frères qu'ennemis et tenus l'un et l'autre comme les prophètes d'une profonde réforme de l'Eglise catholique.

C'est ce que montre, avec une érudition étourdissante, Silvana Seidel Menchi dans un grand livre, tout entier écrit pour répondre à cette question : comment les Italiens du XVI^e siècle lisaient-ils Erasmus ? L'entreprise suppose, tout d'abord, que distance soit prise par rapport à la vision classique d'un Erasmus irénique et oecuménique, tentant désespérément de concilier l'orthodoxie romaine et les propositions luthériennes. Contre cette lecture rétrospective et anachronique, Silvana Seidel Menchi souligne que « l'image qui circulait au XVI^e siècle était bien différente. Cet Erasmus-là empestait l'hérésie ». La plasticité même de son œuvre, son refus d'une théologie systématique et d'une ecclésiologie rigide, l'ouvriraient aux interpréta-

tions multiples. En Italie, celles-ci construisirent un Erasmus luthérien, revendiqué comme l'un des deux maîtres de la dissidence religieuse.

Ce constat marque un premier écart entre l'ouvrage de Silvana Seidel Menchi et le chef-d'œuvre de Marcel Bataillon, *Erasmus et l'Espagne* (1). Aux lectures des lettres espagnols qui rencontrent en Erasmus une « philosophie empreinte de modération, de piété éclairée et de prudence adroite », les érasmiens italiens opposent un usage plus radical de ses œuvres, mises au service d'une « Réforme italienne » qui, pour n'avoir pas les traits de la Réforme allemande, n'en est pas moins une expérience partagée transformant les croyances et les conduites de ceux qui en font la règle de leur existence.

Suivre la pénétration d'Erasmus dans le monde italien est donc « capter un mouvement de réforme en amont de l'instauration d'une organisation ecclésiastique, d'une discipline doctrinale et d'un système dogmatique ». Une source permet d'atteindre au plus près ce que les lecteurs des livres d'Erasmus ou les auditeurs des prêches inspirés par lui faisaient de la parole reçue : les déclarations des accusés, des témoins et des juges devant les tribunaux de l'Inquisition. Marcel Bataillon n'avait pas ignoré ces procès, loin de là, mais Silvana Seidel Menchi en fait le fondement même de son ouvrage, mobilisant tous les fonds disponibles dans les diverses régions d'Italie, élargissant l'enquête au-delà des milieux lettrés, cherchant dans les dépositions moins l'expression des idées religieuses que la trace des comportements où s'incarne au quotidien l'adhésion à l'enseignement du Christ.

A partir de cette impressionnante série documentaire, elle établit une chronologie et une so-

ciologie de cet érasme réformateur et luthérien, qui survit à la rupture entre les deux hommes à propos de la question du libre arbitre. Les décennies 1520 et 1530 sont le moment essentiel de l'enthousiasme transalpin pour Erasmus, dont les œuvres s'accordent mieux que celles de Luther avec les deux traits qui caractérisent les réformateurs italiens : d'une part, la forte empreinte de la tradition humaniste et philologique, qui assure le succès perpétué des *Colloques*, des *Adages* ou de manuels comme le *De conscribendis epistolis* ou le *De duplici copia verbum ac rerum* (2) ; d'autre

Roger Chartier

part, la réticence devant toute discipline d'Eglise, qu'elle soit catholique ou réformée, et l'attachement à la liberté intellectuelle et spirituelle.

Après le mi-siècle, la pénétration des propositions d'Erasmus devient plus difficile – et plus risquée. En 1559, l'Index de Paul IV condamne l'ensemble de ses œuvres, et la machine inquisitoriale renforce la persécution de tous ceux qui les publient, les commentent ou les lisent. En ces temps de répression, où les défenseurs d'Erasmus restés fidèles à Rome sont contraints de se taire, le discrédit est jeté sur ses traductions et ses éditions, et aucune nouvelle publication de ses œuvres ne sort des presses italiennes.

Parmi ceux qui demeurent à l'écoute des leçons érasmiennes, souvent au prix de grandes souffrances et de leur vie même, les maîtres d'école et les notaires sont les plus nombreux. Les uns et les autres ont joué un rôle essentiel dans la diffusion du mouvement réformateur : les premiers par leur familiarité avec les textes pédagogiques d'Erasmus, les seconds du fait de leur engagement

aux côtés des notables citadins contre les prétentions des évêques ou des inquisiteurs. Après 1560, ils deviennent les cibles privilégiées de la répression. Mais plus surprenant est la réception d'Erasmus par tout un monde d'artisans, de boutiquiers, de soldats, qui ont rencontré ses livres grâce aux prédictions, aux lectures à haute voix, aux discussions menées sur les places publiques, dans les échoppes et les auberges. Pour ces milieux populaires, dont Armando Petrucci a décrit l'entrée dans la culture écrite aux XV^e et XVI^e siècles, l'œuvre d'Erasmus permet d'accéder aux humanités en même temps qu'elle est un guide pour une vie conforme à l'Evangile.

Les idées théologiques d'Erasmus sont ainsi converties en comportements pratiques. Silvana Seidel Menchi en fait à plusieurs reprises la convaincante démonstration. La liberté évangélique se manifeste dans le cours ordinaire de l'existence, par l'indifférence aux proscriptions et prescriptions alimentaires, le refus des obligations liturgiques, ou le rejet ironique du culte des saints, des indulgences et de la confession auriculaire. La théorie de la prédestination par la grâce devient certitude intérieure du salut – et d'un salut universel dont aucun homme n'est exclu. La philogamie d'Erasmus, défenseur de l'émancipation du lien conjugal contre le primat de la virginité ou de l'abstinence, fait de la famille le lieu premier de la sociabilité spirituelle. Détachées de leur contexte, comme le voulait la technique même des « lieux communs » exposée dans le *De duplici copia* et utilisée dans les *Adages* et les *Colloques* (3), les formules érasmiennes acquièrent la radicalité et la force de commandements impératifs et de normes de vie.

Savant, rigoureux, ce livre est aussi un livre sensible. Ses héros

sont des malheureux qui, parce qu'ils étaient fidèles à une manière de vivre la religion du Christ, ont vu leurs existences brisées après d'insoutenables douleurs. Au terme de l'enquête, cette souffrance infligée et endurée devient pour Silvana Seidel Menchi le critère fondamental pour identifier un milieu qui échappe à toutes les désignations.

Faut-il qualifier les érasmiens italiens de « philoprotestants », d'« hétérodoxes », de « dissidents », d'« hérétiques » ? Le vocabulaire est infirme devant les paroles et les pratiques de ceux qui, en lisant Erasmus, ont pensé qu'était possible, nécessaire, urgente une transformation de la vie chrétienne en ce monde. Entre leur conscience et le regard des inquisiteurs il n'est pas de désaccord. Ce sont bien les mêmes comportements, les mêmes aspirations que les uns proclament et que les autres pourchassent. C'est dans la répression même que se construit la communauté d'appartenance des réformateurs italiens, martyrisés et défaits.

(1) A lire dans la magnifique réédition due à Daniel Devoto et Charles Amiel en trois volumes, qui donnent le texte revu de l'édition de 1937, les additions faites par l'auteur aux différentes éditions espagnoles du livre et un ensemble de ses essais sur ce même thème (Droz, 1991).

(2) Des extraits des œuvres principales d'Erasmus sont facilement accessibles dans l'anthologie établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager (Laffont, « Bouquins », 1992).

(3) Sur la technique intellectuelle des « lieux communs », lire les deux beaux livres de Francis Goyet (*Le Sublime du lieu commun*). L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance, éd. Honoré Champion, 1996) et d'Ann Moss (*Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Clarendon Press, 1996).

L'astrologie sous le ciel voilé du Grand Siècle

LIRE ET ÉCRIRE L'AVENIR
L'astrologie dans la France du Grand Siècle (1610-1715)
d'Hervé Drévilion.
Ed. Champ Vallon, 288 p., 160 F.

Lecture des signes du ciel, l'astrologie est un art aux savoirs analogiques et aux pouvoirs prophétiques : dans l'ancienne France, tout destin est représenté comme prisonnier des indices qui l'annoncent. Hervé Drévilion souligne les pouvoirs des astrologues sur les peurs de lendemains calamiteux. Pouvoirs éditoriaux surtout, puisque la littérature astrologique est aussi variée que les procédés de divination. Cependant, le Grand Siècle enregistre une évolution sensible du propos astrologique et de sa perception. Culture de plus en plus partagée, l'astrologie semble perdre son statut d'art sacré du « grand parler » pour se voir moquée, mise à distance par les élites lettrées.

L'auteur développe l'exemple des éditions successives du *Grand calendrier et compost des bergers* (Troyes, 1489). Sans cesse réédité, ce monument de la culture astrologique rentre ainsi dans le corpus de la littérature de colportage, sorte de guide pratique à l'usage des « bons chrétiens ». Ce destin mercantile s'accompagne d'un discrédit, tant lettré que politique. Les agents de la monarchie soupçonnent de lèse-majesté cette « science vaine et incertaine », lorsque les commentaires sur l'éclipse solaire de 1654 insistent sur la vacance du pouvoir monarchique. Mais, paradoxalement, c'est ce discrédit qui donne un avenir à cet « art de l'avenir », l'astrologie offrant refuge à tous les radicalismes, politique, anti-philosophique, mystique, scientifique : elle devient la langue codée et parfois poétique de tous ceux qui, martyrs, illuminés, apprentis sorciers, invoquent la fin cataclysmique d'un monde trop vieux.

Antoine de Baecque

La royauté achéménide déchiffrée

LES INSCRIPTIONS DE LA PERSE ACHÉMÉNIDE
Présenté, annoté et traduit du vieux perse, de l'élamite, du babylonien et de l'araméen par Pierre Lecoq. Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », 336 p., 160 F.

Pour ceux qu'aurait éfrayés la somme érudite de Pierre Briant sur l'Histoire de l'empire perse (1), ou qui, au contraire, voudraient en savoir plus, Pierre Lecoq offre un livre précieux à plus d'un titre. D'abord parce qu'il donne en traduction toutes les inscriptions royales achéménides connues à ce jour, y compris les variantes présentées par les textes multilingues (beaucoup existent en plusieurs versions).

Chacun a ainsi accès à ces textes d'apparat, révélateurs de l'idéologie royale et témoins d'une vision officielle de l'histoire dynastique. Ensuite parce qu'il accompagne sa traduction d'une belle introduction, aussi claire que savante, où il fait le point non seulement sur les questions linguistiques (avec de très beaux chapitres sur le déchiffrement des cunéiformes, commencé dès le début du XIX^e siècle, et le cunéiforme vieux perse) mais aussi sur les palais achéménides (Pasargades, Persépolis, Suse), l'avènement de Darius I^{er}, les tombeaux royaux de Naqs-e Rostam ou les peuples de l'empire.

Avec une érudition sûre et jamais ennuyeuse, une vivacité et une concision modèles, Pierre Lecoq brosse ainsi par petites touches un tableau précis de ce vaste empire, préparant l'esprit du lecteur à saisir l'intérêt capital des inscriptions royales.

M. Sar.

(1) Fayard, 1996. Lire « Le Monde des livres » du 5 juillet 1996.

Aux origines du mythe

Afin d'héroïser leur passé, les Grecs, selon Claude Calame, mêlent récit épique et Histoire

MYTHE ET HISTOIRE DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE.
La création symbolique d'une colonie
de Claude Calame.
Ed. Payot Lausanne, 192 p., 149 F.

Les modernes sont-ils les inventeurs de la catégorie du mythe ? Certes ils empruntent le mot au grec mais, selon Claude Calame, en en détournant le sens et la fonction. Car le *muthos* grec n'apparaît pas aux antipodes du discours historique, fiction intemporelle que l'historien exploite dans son analyse des représentations mais dont il rejette l'historicité pure. A travers les énoncés narratifs de la fondation de Cyrène (Libye) par les Grecs, l'auteur montre que toutes les catégories (modernes) du récit participent en définitive à la reconstruction fictionnelle des temps les plus anciens (l'archéologie au sens grec) d'une cité parmi les plus glorieuses. Cette réaction à « la grisaille épistémologique » que l'auteur attribue à « l'infiltration perfide dans les sciences humaines de l'idéologie néolibérale » se voudrait une « tentative d'anthropologie critique de la culture grecque antique ».

Après un long préambule théorique sur les structures du discours ou « les illusions de la mythologie », Claude Calame s'attaque donc aux textes, épique de Pindare (trois récits différents), historique d'Hérodote, poétique de Callimaque et d'Apollonios de Rhodes, qui tous contribuent à fonder cette « archéologie » de Cyrène. Des *muthoi* divers et contradictoires des auteurs, nul besoin de conclure à l'impuissance de l'historien, car « le passé construit par la narration l'est toujours en fonction d'un présent ». Et les *muthoi* développés par Pindare constituent autant de fictions rendant compte des réalités cyréennes : la colonisation grecque, la fondation d'une cité au centre d'un territoire voué à l'élevage plus qu'à l'agriculture, la

cohabitation avec les indigènes, l'héroïisation du fondateur dont le tombeau se dresse sur l'agora. Le récit « historique » d'Hérodote n'a pas d'autre fonction quand bien même, pour la chronologie, il « tente de combler les incertitudes laissées par les récits de Pindare », donnant du même coup l'illusion de l'historicité. Pourtant, l'intervention insistante de l'oracle de Delphes devrait nous mettre en garde contre une « Histoire » déjà reculée par l'historien local Ménéclès de Barcé (II^e siècle avant J.-C.). Non que Delphes n'ait pas joué un rôle réel important dans la politique coloniale des cités archaïques, mais les interventions versifiées de l'oracle chez Hérodote visent aussi à réinsérer dans le récit en prose quelque chose de la tradition épique d'un Pindare, plus attrayante pour le lecteur et plus valorisante pour l'auteur.

Le retour au poétique chez les auteurs hellénistiques, Callimaque et Apollonios de Rhodes, montre en tout cas qu'il est vain d'imaginer une rationalisation progressive et continue du *muthos* au *logos*, du récit fictionnel au discours historique, car leurs versions s'inscrivent à leur tour dans les nécessités du temps présent, qui conditionnent leur formulation. Ni mythe (au sens moderne) ni histoire, les récits des origines de Cyrène répondent en définitive au besoin d'héroïisation du passé dont aucune cité ne peut faire l'économie. A une fonction pédagogique et édifiante aussi dont Homère reste le maître et le modèle.

Maurice Sartre

★ Signalons la réédition de *Thésée et l'imaginaire athénien. Légende et culte en Grèce antique*, paru en 1990, ou comment s'est construit le mythe politique fondateur athénien (Payot Lausanne, 492p., 189F) – mais pourquoi faut-il que le jargon obscurcisse un exposé par ailleurs essentiel ? – et une nouveauté, *L'Eros dans la Grèce antique* (Belin, 256 p., 150 F).

La construction des apparences au Moyen Age

PARADES ET PARURES
L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Age
d'Odile Blanc.
Gallimard, coll. « Le temps des images », 248 p., 180 F.

La fin du XIV^e siècle marque un moment capital de l'histoire du corps vêtu. Moins par les progrès techniques, notables – de nouveaux procédés de teinture autorisent désormais des couleurs franches –, que par la redéfinition des emplois vestimentaires. L'enquête d'Odile Blanc est centrée sur la France des Valois, en pleine guerre de Cent Ans : le point dit la pertinence du regard sur le monde des guerriers. La rutilance nouvelle du costume modifie la silhouette, restructurant les volumes, superposant les étoffes, dévoilant les jambes et soulignant les articulations, dessinant au plus près un corps qui n'est pas encore dévoilé, mais au contraire, par la fourrure ou la plume, lu comme un avatar zoologique.

Moins soucieux de dire l'ordre social d'origine que l'état des fortunes, le corps de mode semblait, vu par les clercs, unanimement décrié. L'enquête iconographique de l'historienne rétablit la dimension réelle de cet engouement pour les prolongations improbables du corps humain : manches démesurées, pans déchiquetés, fentes et découpes qui reculent l'étalement de la clôture entre corps vêtus et monde extérieur. Ces jeux nobles sur la transgression des limites renforcent le contrôle de l'homme sur la sociabilité, d'où naîtra bientôt la figure du courtisan. L'acte de parure et le sens de la parade intègrent pour quatre siècles les stratégies masculines du pouvoir. Malgré le discours parfois redondant face à l'image et le didactisme quelquefois terne, un apport passionnant sur les origines de la mode, aux accents très contemporains.

Ph.-J. C.

La nature singulière de l'Eglise

Suite de la page 1

Car s'il renaît en apôtre grâce à son élection, le pape perd à sa mort cette nature extraordinaire. Idéalement dépouillé par son statut exceptionnel de sa propre chair, le pontife défunt peut déjouer encore les lois communes et sa sépulture devenir lieu de dévotion, voire de miracle, son corps matériel cède cependant devant sa figure institutionnelle, assimilée aux deux natures du Christ. L'abandon et la nudité de sa dépouille donnent d'autres leçons.

Puisque Dieu décrète la mort du pape « offerte pour le salut des nations », il n'y a pas de remède à la brièveté de son règne. Croissance populaire qui conjugue prémonitions et signes annonciateurs, comme les signes magiques concernent chacun jusqu'au Saint-Père. Ces signes magiques concernent aussi directement le Saint-Père. Les papyrus trempés dans l'huile de cierge qu'on lui présente, qu'il baise dévotement et conserve, les cendres qu'il distribue pour rappeler l'humaine condition transitoire, la mèche d'étaupe empruntée au rituel impérial qui flambe en un instant, réduisant l'orgueil du pouvoir à sa vanité...

Tous ces indices de caducité, cette rhétorique de l'abaissement, ne doivent pas masquer l'autre dimension d'une ritualisation qui confère à l'Eglise la toute-puissance détournée : l'ordo imperii.

La pensée de Pierre Damien fut cependant débattue et, si l'exemple du Christ, « soustrait à la vie au milieu de son âge », permet d'éviter que le pontife ne s'enorgueillisse de sa propre félicité, il est une subjectivité de la durée qui permet à la droiture et à la piété d'espérer la seule longévité qui vaille : un « temps vivant », c'est-à-dire fécond malgré sa brièveté. Cet argument pour une réforme personnelle et une conduite irréprochable justifierait presque l'obsédante question de la santé du pape et du temps de sa mission.

Personne privée, le pontife doit penser à la mort ; personne publique, il se doit de guider et de « sauver les autres », selon Roger Bacon. L'énergie et la longévité du pape sont lues comme les prémices de la prospérité de la société qu'il gouverne. Ainsi pensent, à la cour pontificale, théologiens et médecins – qui sortent alors de l'anonymat des sources. La mobilité des papes, leur souci d'éviter la contagion comme leur goût des bains attestent une sensibilité au bien-être du corps tout à fait neuve. Désormais, les questions d'hygiène et de santé, autant que les troubles politiques, poussent à promouvoir une « culture de la villegiature », même si cette aspiration toute moderne à prolonger la vie est trop inédite pour être facilement admise.

« Mystère » universel, la mort du pape est une leçon, pas une rupture ; le corps singulier de l'Eglise y précise sa nature, d'une ostensible pérennité. Scrupuleuse et érudite, l'admirable étude de Paravicini Bagliani complète magistralement l'approche dynastique d'Ernst Kantorowicz.

Philippe-Jean Catinchi

LÉON WERTH

COCHINCHINE
VOYAGES AVEC MA PIPE
LA MAISON BLANCHE

« Je découvre un écrivain inexploré exclu de nos mémoires »
Jean LACOUTURE

ÉDITIONS
Viviane Hamy

Lucie et Raymond Aubrac, héros salis ou agents doubles ?

Dans un livre qui provoqua une polémique avant même sa sortie, Gérard Chauvy, tout en contestant la validité du « testament » de Klaus Barbie, sème le doute sur l'attitude des époux Aubrac en 1943. L'ancien chef de la résistance s'explique

AUBRAC Lyon 1943
de Gérard Chauvy.
Avec une préface de René Fallas, Albin Michel, 457 p., 130 F.

Il est des livres qui, dans leur refus affiché de tirer des conclusions sur l'homme dont ils passent la biographie au peigne fin, placent leur lecteur dans l'alternative cruelle d'innocenter un traître ou de salir un héros. Tel est le cas de cet ouvrage dont le titre, *Aubrac*, claque comme celui d'un libelle. Tout en prétendant ne pas reprendre à son compte la prétendue « révélation » de Klaus Barbie, selon laquelle Raymond Aubrac, l'un des chefs de la Résistance de Zone Sud, aurait été « retourné » dès mars 1943, et serait passé au service des Allemands, ces pages entretiennent le doute comme à plaisir.

Certes, Gérard Chauvy, journaliste, auteur d'une *Histoire secrète de l'Occupation* (Payot, 1991), l'écrit noir sur blanc : « Aujourd'hui, aucune pièce d'archives ne permet de valider l'accusation de trahison proférée par Klaus Barbie à l'encontre de Raymond Aubrac. »

« Mais, ajoute-t-il, on constate que des récits parfois fantaisistes ont été formulés. » Gérard Chauvy, traque l'inconséquence, les erreurs de dates et les incohérences des nombreux récits et dépositions d'un couple désormais célèbre. Des contradictions qui portent sur cette période-clé de 1943, laquelle voit les forces de résistance affronter à la fois les aléas d'un pénible processus d'unification, et la traque impitoyable d'une police allemande devenue toute-puissante dans la zone sud, occupée depuis novembre 1942. C'est cette chasse qui aboutit d'ailleurs, le 21 juin 1943, à l'arrestation du représentant du général de Gaulle, Jean Moulin, lors du tristement célèbre « rendez-vous de Caluire », où Aubrac lui-même tombe entre

les mains de la Gestapo de Lyon.

Se contenter de porter le doute, se satisfaire d'une « mise au point », n'est-ce pas cependant trop ou trop peu dans une affaire aussi grave ? Au public d'apprécier, puisque l'auteur d'*Aubrac* n'hésite pas à lui livrer en pâture le fameux « testament » de Klaus Barbie, dont l'existence avait été divulgué à la mort de celui-ci, à l'automne 1991, et qui est ici publié *in extenso* dans les annexes. C'est ce Mémoire, remis le 4 juillet 1990 par M^e Vergès au juge Hamy, qui met en cause Raymond et Lucie Aubrac. Dans ce document rédigé plus de quarante ans après les faits, Barbie soutient entre autre que cette dernière l'aurait informé par téléphone du lieu et de l'heure du rendez-vous de Caluire.

Sur la valeur à la fois historique et démonstrative de cette pièce, qui occupe, qu'on le veuille ou non, le centre du livre, on ne pourrait qu'être réservé, et Chauvy dit l'être, lui aussi : « De fait, tient-il à préciser, ce document tardif, qui a été rédigé par M^e Vergès, doit sans doute plus à l'avocat de Barbie qu'à l'officier nazi lui-même. Il ne peut donc être placé sur le même plan que les archives d'époque ni avoir la même valeur historique. » On pourrait en outre émettre des doutes sur les compétences en matière d'érudition historique d'un M^e Vergès qui orchestrait, il y a tout juste un an, une campagne de soutien à l'écrit pro-négationniste de Roger Garaudy...

Cela dit, Gérard Chauvy cherche à fonder son travail de vérification sur d'autres sources. Par exemple, sur un rapport du 27 mai 1943, bien connu des spécialistes, émanant du chef de la Gestapo, Kaltenbrunner. Un rapport dans lequel celui-ci, sur la bases d'informations que Barbie dit dans son Mémoire lui avoir fourni, se montre extrêmement bien renseigné sur l'Armée secrète. Il y est fait allusion à un énigmatique

« agent » spécial infiltré à un « poste important », « en qualité d'ancien officier français ». D'autres sources allemandes, et notamment les rapports intermédiaires rédigés à Lyon qui, à l'époque, permirent à Kaltenbrunner de réaliser sa synthèse, seraient bien utiles pour comprendre enfin dans le détail les événements du printemps et de l'été 1943. Mais elles demeurent à découvrir, si elles n'ont pas été détruites dans le bombardement où disparurent les archives de la Gestapo en 1945.

Quoi qu'il en soit, au travers du livre – avec près de deux cents pages d'annexes, dont la plus grande partie est constituée de documents, rapports, procès-verbaux d'époque –, on entrevoit la possibilité de retracer un jour une histoire plus précise de ce que fut cette armée de l'ombre, peuplée de personnages parfois équivoques. Comme l'agent double – avéré celui-là – Lucien Doussot, ou Jean Biche, membre d'un réseau proche de l'Intelligence Service : le réseau Nilo. Ce dernier témoignage permet à Gérard Chauvy d'avancer l'hypothèse que la spectaculaire évasion du 21 octobre 1943 avait été organisée pour Jean Biche et non pour Raymond Aubrac. Version bien différente de celle que donnent de cette évasion les époux Aubrac.

Au-delà des détails à rectifier, on se prend à souhaiter qu'une histoire de la Résistance remplace une légende qui n'a que trop servi *post factum* de réservoir à mythes politiques – nuisibles, en définitive, à la mémoire de l'héroïsme dont les soldats de l'armée de l'ombre surent faire preuve. Le livre de Gérard Chauvy, en portant le doute sur l'un des survivants, aujourd'hui les plus médiatisés, de cette résistance, y a-t-il contribué ? Il est permis d'en douter.

N. W.

L'ouvrage de Gérard Chauvy intitulé *Aubrac, Lyon 1943, qui paraît aujourd'hui, vous met en cause en insinuant que vous avez pu être retourné par la Gestapo avec votre femme Lucie Aubrac. Quelle est votre première réaction à sa lecture ?*

Raymond Aubrac : « Le livre m'inspire une réflexion d'ordre général. Sous l'Occupation, il existe une lutte permanente entre les résistants et les services de répression. C'est une lutte inégale à bien des points de vue. L'un d'eux vaut d'être souligné : que ce soient la Gestapo ou la police française, ces services possèdent des dossiers, des archives. Ils ont constitué leur histoire. Ils ont tout cela sous la main tandis que les résistants n'ont que leur mémoire. Ils sont réduits à leurs souvenirs, sujets à des variations, parfois des erreurs.

– Quels sont les éléments du livre qui retiennent principalement votre attention ?

– Les accusations portées ne sont pas nouvelles. Elles reposent sur un texte de Klaus Barbie qui a dirigé une section de la Gestapo à Lyon. Il faut savoir que Barbie a quitté la France en 1944 et qu'il a été en fuite jusqu'en 1983. Durant toutes ces années, il a fait d'innombrables déclarations à la presse. Et jamais le nom d'Aubrac n'apparaît. Et puis, lorsqu'il tombe entre les mains de la justice française en 1983, il choisit Jacques Vergès comme avocat et, après son procès, écrit un document de 63 pages dans lequel il nous met en accusation. Voilà la pièce centrale du livre de Chauvy : le « testament de Barbie ». Tout son livre a pour objectif d'essayer d'accréditer et de propager ce texte.

– Avez-vous discuté de ces documents avec l'auteur du livre ?

– Non. Gérard Chauvy ne s'est pas comporté en historien mais, au mieux, comme un journaliste qui cherche un scoop. Il n'a pas critiqué les documents et il n'a interrogé

personne. Il y a pourtant Serge Ravanel. Nous avons été arrêtés ensemble à Lyon et avons été en cellule ensemble. Il y a Maurice Kriegel-Valrimont qui a assisté à mon interrogatoire avec les Allemands en mars 1943.

En réalité, Chauvy ne formule aucune accusation. Il déclare dans sa conclusion qu'il n'a trouvé aucune preuve. Alors, à quoi joue-t-il ? Est-ce une attaque contre la Résistance en général ? J'ai tendance à le croire. Il se fait un peu le porte-parole de ceux qui expliquent que les résistants sont des menteurs qui inventent une belle histoire.

– Vous avez été arrêté deux fois en 1943. Gérard Chauvy évoque l'hypothèse de votre « retournement » par les Allemands lors de votre première arrestation.

– Le « testament de Barbie » explique que, du 10 au 14 mai, je suis chez Barbie pour mettre au point un jeu d'agent double. Il fonde son accusation sur mon erreur quant à la date de ma libération. Je déclare à plusieurs reprises que c'est le 14, au lieu du 10 mai 1943. Chauvy insiste lourdement là-dessus. Il y a quelque chose de subtil et de vicieux dans ce livre.

Durant ma détention, je reste en permanence avec Ravanel et Kriegel-Valrimont. Nous sommes entendus brièvement par la police allemande. Pour elle, je suis François Vallet. Barbie n'a donc aucune raison de demander ma mise en liberté provisoire. Je suis libéré le 10 mai. Je dis tantôt le 12, tantôt le 13, le 14. Après la guerre, je n'en sais plus rien. Je n'ai pas eu une vie de père tranquille, les pieds dans mes pantoufles.

– Gérard Chauvy traite aussi de votre arrestation avec Jean Moulin, à Caluire, en juin 1943. Il pointe une contradiction concernant votre identité entre votre procès-verbal devant les services secrets gaullistes à Londres, puis la sécurité militaire à Alger.

– Il y a une chose sur laquelle il

faut être clair. Nous avons trois identités durant cette période. D'abord, l'identité d'origine. Dans mon cas, Raymond Samuel, identité qui n'a été percée ni par la police française ni par la Gestapo. Ensuite, l'identité d'emprunt avec les faux papiers. Je me suis d'abord appelé François Vallet puis Claude Hermelin. Enfin, il y a le pseudo. Le pseudo n'est pas une identité, il change assez souvent. Je me suis appelé Balmont, puis Aubrac.

Quand je dis qu'on n'a pas percé mon identité, je pense constamment à Raymond Samuel. J'ai ce souci essentiel parce que cette identité met en péril ma femme, qui continue d'enseigner sous le nom de Samuel, mes parents, d'autres personnes et que je suis juif. Ils ne l'ont jamais découvert ! C'est d'ailleurs paradoxal...

– Quand ils vous arrêtent à Caluire, les Allemands apprennent que vous êtes Aubrac, donc quel- qu'un d'important dans la Résistance. Quelle est leur réaction ?

– Ils tapent de plus en plus fort. Pour moi, il n'y a qu'un mystère dans ce qui m'est arrivé : pourquoi m'ont-ils gardé à Lyon ? Cela, je n'en sais rien. Je n'ai aucune réponse à vous proposer.

– Gérard Chauvy semble douter des démarches de votre femme auprès des Allemands sous le nom de M^{me} de Barbentane pour obtenir son mariage avec vous.

– Mais Lucie a opéré avec une filière facile à retrouver. Pierre Farelle, qui fabriquait nos faux papiers, a présenté à ma femme une avocate, Jacqueline Metzger. Cette dernière lui a donné un contact avec un officier allemand qui lui a fait connaître un officier de la Gestapo. Ces personnes sont toujours vivantes. Chauvy aurait pu les rencontrer.

Je crois que les historiens vont être obligés de prendre une position. »

Propos recueillis par
Laurent Greilsamer
et Nicolas Weill

SOUS L'OCCUPATION

de Jean Grenier.
Edition établie par Claire Paulhan, annotée par Claire Paulhan et Gisèle Sapiro, éd. Claire Paulhan (85, rue de Reuilly, 75012 Paris). 424 p., 200 F.

JOURNAL ET LETTRES DE PRISON, 1941-1942

de Boris Vildé.
Introduction de Dominique Veillon, postface de François Bédarida, éd. Allia, 176 p., 120 F.

Le savoir vivre, en temps de guerre, est extrêmement variable. Parce que chacun devient entièrement ce qu'il était déjà. On peut s'inventer de nouveaux rôles, mais non changer la trame de l'être. Aussi la plupart des textes issus de ces paroxysmes sonnent-ils vrai, quelles que soient leurs dissemblances. *Sous l'Occupation*, le journal de Jean Grenier, par exemple, est plus qu'une mine de renseignements. L'écrivain a pris le parti de noter chaque jour les propos de ceux qu'ils rencontrent – que ce soit Gide ou un paysan, Giono ou un inconnu croisé dans le train. Ces poussières de mots happés au hasard, cette succession de gestes reflétés comme par un miroir au bord de la route renferment bon nombre d'indications plus ou moins insolites sur Malraux, Cocteau, Paulhan, Drieu, Camus, Léautaud et quelques autres. Sur-tout, elles parlent de Jean Grenier. Non pas qu'il occupe la scène et

s'appesantisse sur lui-même. Au contraire, il s'applique à maintenir effacement de soi et distance ironique au cœur des années troubles, des tensions et des combats. Grenier s'étourdit de petits faits au ras des jours, décrit les mœurs de la France sous Vichy comme celles de contrées lointaines. Il s'installe dans un rôle de Persan, afin de conserver son univers dans l'incohérence de l'époque. La publication de ce document important inaugure l'activité éditoriale de Claire Paulhan, collaboratrice du « Monde des livres ». La masse d'informations que le livre rassemble passionnera évidemment tous ceux qui sont attentifs à ces années cruciales. Finalement, une attitude spirituelle envers la tourmente est perceptible chez Grenier : plutôt le brouhaha que le silence, plutôt mille notations tenues à distance qu'une méditation sur soi.

Avec Boris Vildé, c'est l'inverse. On découvre que les héros n'ont pas nécessairement l'esprit emporté. C'est à tort qu'on leur prête systématiquement fougue bravache et volonté crispée. Dans la France occupée par les nazis, parmi les résistants qui prirent sans hésiter le risque de sacrifier leur existence pour que soit préservée et puisse renaître la liberté, la plupart n'étaient ni casse-cou ni têtes brûlées. L'idée d'être des héros ne les occupait pas. Ils n'auraient su qu'en faire, elle les aurait empêchés d'agir. Accomplir ce qui était nécessaire, assurer les planques, acheminer les mots d'ordre, effectuer heure par heure les trajets indispensables, effacer les traces... voilà qui suffisait. Nul n'avait pour souci majeur de prendre la pose pour se regarder entrer dans l'histoire. Il arrivait parfois, les derniers jours, en prison, avant le peloton d'exécution, qu'ils pensent à leur nom sur les monuments et aux futurs discours que d'autres feraient à la jeunesse. Alors ils laissaient quelques feuilles sobres, afin qu'on sache qu'ils avaient été conscients et calmes, qu'ils mouraient sans rancœur mais non sans orgueil. Voyez Jacques Decour ou Jean Cavaillès. Voyez aussi Boris Vildé,

dont on réédite le journal de prison, et les dernières lettres.

Vildé feint d'être sans émotion, préférant les rôles sobres aux coups d'éclat. En fait, c'est un torrent sous la glace. Un funambule mystique se masque sous l'apparence lisse. Sa trajectoire le laisse deviner : une naissance à Saint-Petersbourg en 1908, l'Estonie après 1917, un lycée à Tartu, une jeunesse de poète, un travail en usine, des frasques et des lettres, un exil en Lettonie, l'Allemagne en 1930, puis Paris en 1932. Boris Vildé apprend le français, épouse une femme qui le parle, étudie pour le Musée de l'homme les civilisations arctiques, s'initie au finnois, continue l'apprentissage du japonais, songe à s'attaquer au chinois. Les langues évidemment le fascinent. Dans sa cellule de Fresnes, en huit semaines, il maîtrise les premiers rudiments du grec ancien. Il est fusillé alors qu'il commençait à se mettre au sanskrit. Par amour de l'Inde, certes, mais aussi pour le plaisir. Pour savoir avant de mourir, simplement. Socrate avait fait cette réponse, déjà, quand on lui demanda pourquoi donc, si peu de temps avant de boire la ciguë, il avait entamé l'apprentissage de la lyre. Chez Boris Vildé, il y a de cette grandeur-là, qui tient le fait de mourir pour une évidence toute proche, à regarder sans un battement de cils.

En lisant ce journal extraordinaire sans savoir qui en est l'auteur, on ne devinerait guère qu'il s'évada en juin 40 d'un camp de prisonnier dans le Jura, fit trois cents kilomètres à pied avec une blessure au genou, et imprima dès le mois d'août un premier tract antinazi. Quelques semaines après la débâcle, Vildé fonde avec Anatole Lewitzky, anthropologue, et Yvonne Oddon, bibliothécaire, le

l a c h r o n i q u e
d e R o g e r - P o l D r o i t

Apprivoiser la mort tout seul

Une cellule à Fresnes,
de l'été 41 à l'hiver 42.

Boris Vildé, résistant,
attend d'être fusillé.

Il médite de façon
singulièrement
joyeuse, sereinement
provocante. Silence au
creux de la guerre

dans la cellule solitaire que l'homme donne toute sa mesure » écrit-il au début. Et il le montre, en faisant de cette « chambre noire » un instrument de transformation de soi. Car une fois seul, coupé de presque tout, sachant clairement qu'il n'y a pas d'issue autre que la mort, Vildé se sent de mieux en mieux. Il ne regrette rien. Il voit sa vie, comprend comment il s'était blindé contre les émotions, constitué en monstre d'indifférence, en joueur aventureux et en sage froid, et comment Irène, son nouvel amour, a tout changé. « Un beau jour le magnifique édifice de ton indifférence a craqué. Ça a commencé avec ta femme. D'abord tu ne te rendais pas compte du danger, ensuite tu as voulu revenir en arrière, mais il était trop tard, la brèche était trop large. Pourtant tu as lutté des années encore avant d'accepter la défaite. Et c'est seulement tout

récemment que tu as compris que cette défaite était une victoire. » L'écriture de Vildé, parfaitement sobre, contient quelques images fulgurantes. Les sociétés sont des « associations temporaires de loups », les expériences mystiques des tentatives pour « se cramponner au ciel ». Mais le plus important, à l'évidence, est cette découverte sans phrases de la mort proche, où il sait désormais être seul et en même temps ne plus l'être.

Les combats se poursuivent, ils tueront longtemps encore. Mais pour Vildé la guerre est déjà presque éteinte. Ne restent que les rêves, nombreux, chaque nuit. Mais ils sont légers. Heureusement il y a du papier. Ceux qu'à travers le temps rejoignent ces mots sereins tracés par des doigts gourdils peuvent se dire qu'il y a certes le courage des armes et la dure froideur des luttes, mais que d'autres conflits, dans l'âme, ne sont pas moins terribles et grands. Sans médaille, sans monument, sans véritable héros, ces guerres entre vie et mort, pour surmonter la peur et se surmonter soi-même sont peut-être plus essentielles. Elles ont d'étranges raffinements, avant de laisser place à la saveur rêche d'un bonheur sans nom.

MAIRIE DE PARIS • 5^E Arrondissement

Salon Littéraire du Quartier Latin LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

en présence de Laurent Versini, Jean de Vignerie,
Ménie Grégoire, Jean Meyer, J.M. Pérouse de Montclos,
Evelyne Lever, Michel Gallet, Rémi Waterhouse...

4 • 5 • 6 avril de 14 h à 19 h

L'URBANISME PARISIEN
AU SIÈCLE DES LUMIÈRES
Exposition du 4 avril au 11 mai

MAIRIE DU 5^E ARRONDISSEMENT • 21 place du Panthéon

ECHENOZ

sera à la librairie

LE DIVAN

le samedi 5 avril
à partir de 17 h

203, rue la convention, Paris 15^e

Tél. 01 53 68 90 68

François Jullien, une pensée de biais

A l'oblique, le philosophe et sinologue s'insinue entre pensées chinoise et occidentale sur la conception des effets.

Une occasion toute trouvée pour dégager les principes de sa démarche... avec une brillante efficacité

TRAITÉ DE L'EFFICACITÉ
de François Jullien.
Grasset, 234 p., 129 F.

Avec ce *Traité de l'efficacité*, François Jullien, philosophe et sinologue, poursuit sa longue marche de biais à travers les sites incertains qu'il affectionne. En quelque dix ans, il a visité la propulsion et la fadeur, l'immanence, le détour et l'accès, séjourné chez Mencius pour comparer sa morale à la pensée des Lumières. Quel voyageur est-ce là qui se fait ouvrir tant de parages et si mouvants ? Chinois ou philosophe ? Un amphibie, peut-être.

Le traité ne lui offre pas seulement une nouvelle occasion de relever les traits les plus singuliers, respectivement chinois et européens, de la notion d'efficacité, et de ranger celle-ci auprès des précédentes dans sa collection de merveilles. L'étude de l'effet lui permet aussi de dégager le

stratégie dérobée aux classiques chinois ?

Mais non, Jullien serait bien assez content s'il parvenait à « décaler », dit-il, à déplacer un peu la « cale » qui bloque notre idée d'efficacité, à faire bouger le lourd appareil des moyens et des fins, de subjectif et d'objectif, de volonté et de passivité, qui grippe la conception occidentale de l'efficacité. Et cet effet de décalage, comment pense-t-il l'obtenir ? Par sa manière latérale d'approcher le symptôme plutôt que d'en définir et discuter les caractères. L'efficacité d'un crabe, après tout, n'est pas due à la force broyeuse de ses pinces, mais d'abord à sa marche, biaisée et stochastique. Il y a chez les Chinois, pour penser l'efficacité, d'autres ressources éventuelles d'intelligibilité : alors pourquoi n'en pas tirer parti ? « Question de commodité », ajoute le subtil. Ou d'efficacité, justement.

Pas davantage donc qu'un stratège chinois, Jullien ici « ne projette ni ne construit rien. Il ne "délière" pas non plus ni n'a "à choisir" (entre des moyens qui seraient également possibles). Ce qui suppose qu'il n'y ait même pas de "fin" pour lui, dressée à distance et sur un mode idéal ». L'idéal d'une fin à atteindre qui guide la volonté et si possible lui inspire les moyens propres à transformer la situation actuelle comme il convient - cette représentation occidentale de la performativité semble inconnue des classiques chinois de la guerre, de la politique, de la diplomatie, a fortiori de l'art de penser.

Les traités nous présentent un sage, un courtisan, un stratège dont tout l'art consiste plutôt à « ne cesser de tirer parti de la situation au fur et à mesure de son développement ». Cet empirisme pratique que nous jugeons à courte vue, le *Laozi* qui baptise

« agir-non-agir ». Quand l'Occidental ne peut manquer d'affronter une situation et de la réduire par contrainte afin de la modifier, le Chinois de Jullien l'accompagne, l'épouse, « assiste » ce qui en elle advient naturellement. Le premier cherche à légitimer les moyens par la fin et celle-ci par une raison dernière ; le souci du fondement est si étranger à la manière du second que tout le secret de l'efficacité se réduit à « exploiter » la situation : c'est elle qui fait tout, il n'est que d'y puiser. Elle est un fonds, elle appelle des manières de paysans et de marchands, indifférents au *Grund*, intéressés au profit, plutôt que d'architectes.



François Jullien.

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, François Jullien, après plusieurs séjours en Extrême-Orient, s'est intéressé à la philosophie chinoise et aux comparaisons que l'on peut établir entre elle et la pensée occidentale. Président du Collège international de philosophie, il est directeur de l'UFR de langues et civilisations de l'Asie orientale de l'université Paris-VII. En 1996, François Jullien publiait un essai intitulé *Fonder la morale* (Grasset), dans lequel il imaginait un dialogue entre un philosophe des Lumières et Mencius, un disciple de Confucius. On pourra lire dans *Le Monde* du 29 octobre 1996 un entretien avec François Jullien.

Au demeurant, s'amuse Jullien, nous les Européens tenons la théorie si pure à l'écart de la pratique que l'une ne parviendrait jamais à influencer sur l'autre si on ne l'aidait pas d'un coup de pouce : talent, vertu, prudence, hasard, le moment opportun, l'audace de tous ces « je ne sais quoi », sont chargés de mettre en contact la pensée avec la situation alors que la théorie échoue à les fonder, et pour cette raison même. Etrange efficacité acquise au prix du « frôlement d'un dehors » qui procure à la pensée le vertige exquis de son inefficacité. La pensée chinoise, quant à elle, « n'a jamais pensé une

véritable extériorité (...) : elle ne connaît donc pas l'extase de cette rencontre ». Si autre il y a en Chine, partenaire, adversaire, il est, au même titre que l'agent, un élément de la situation, un aspect de l'efficacité potentielle qui sommeille en celle-ci.

C'est une évidence pour les Chinois qu'il y a une propension dans la situation, qu'on en est enveloppé et qu'elle est en train de dérouler ses résultats. La situation consiste en ce déroulement. Et tout effet possible est dû à cette effectuation immanente : effet sans cause, volontaire ou non, moment plutôt d'une effectivité permanente. Jullien suggère de le nommer l'« effect » pour le sous-

traire à la doctrine causaliste. Il cite le bon Mencius : « On a beau avoir en main le sarcloir et la houe, mieux vaut attendre le moment de la maturation. » Les plantes poussent, les eaux tombent, les choses ont un cours. Vous serez efficace en épousant ce cours et son rythme avant qu'il ne se détermine trop, avant la maturité. En amont, l'eau qui sort de la source n'a pas encore pris la forme que le défilé impose à sa chute. Et l'eau qui stagne en bas a plus de potentiel, étale, qu'à courir dans son lit de rivière, etc. L'efficacité commence par épouser la situation en son état potentiel le plus

ouvert. N'attendez pas que l'ennemi se soit barricadé pour l'assaillir, attaquez-le sur ses arrières alors qu'il n'a pas fini de se former. Rien n'est plus contraire à l'efficacité qu'un siège ou qu'une bataille rangée. De même le courtisan mettra son art à exploiter le flou, l'indécision, qui reste dans la tête du prince sans jamais heurter de front ce qu'il croit avoir décidé. Que fait d'autre un penseur avec ce qu'il tente de penser, un acteur avec ce qu'il essaie de jouer ? On tourne autour de la chose, on s'en fait oublier, on la laisse advenir. La fleur de l'interprétation, écrivait Zeami, qui inventa le théâtre nô, a pour absolu « *shioretaru* », l'évanescence.

Nulle mystique en tout cela, soutient Jullien, le *Laozi* est apprécié comme un livre de recettes, pour son art dans la description des effets. Un effet s'exerce à plein, y lit-on, quand il advient, et le vide est ce qui l'aide à advenir, voilà tout. Le pinceau touche à la perfection de la pulpe qu'il représente, quand son délié laisse passer le plein du fruit. Le plein dépend du vide pour advenir. En épousant la situation dans son amont le moins saturé, la pensée se confond avec une configuration encore imperceptible, elle disparaît en elle et délivre en silence son potentiel d'effects. Il est donc permis de distinguer dans l'univers chinois des « niveaux d'avènement du réel », le concret ou l'accompli qui est la « terre », le « linéament » ou le discret du « ciel », le cours sans fin qui fait passer les choses du latent à l'actuel, ce qui se nomme la « voie ». Et la Voie est parfaite qui a en elle l'amont et l'aval, tout l'ouvert et tout le fermé, le discret et le concret, le yin et le yang : on la nomme alors le « naturel ». La métaphysique chinoise n'a pas de prétention, on le voit, à dresser une ontologie. Sous des dehors pour nous vagues et subtils, elle s'essaie plu-

tôt à classer et rassembler les recettes de l'efficacité. La pensée ici stratégique tout ce qui est, tout ce qui advient, en toute situation. Elle ne demande pas pourquoi les choses sont comme elles sont, elle s'enroule et s'enveloppe dans leur manière d'être, pour laisser celle-ci se développer pleinement. Pas gardienne de l'être, jardinière de l'étant.

La jubilation menue, immense, incessante, qu'on éprouve à rendre service à l'efficacité de la Voie, à répéter combien il est aisé d'aider le passage à passer, quoi qu'il arrive - François Jullien excelle à baigner son lecteur dans la jouvence de ces tautologies. Ici et là pourtant, l'impatience perce, et dans les dernières pages éclate la révolte : on n'en peut plus à la fin de vos évidences et de vos conformations, crie-t-il aux sagaces stratèges, on veut des passions, de la dépense en pure perte, du vrai autre qui ne soit pas adversaire-partenaire dans vos manipulations ! On ne veut pas gagner du tout, on n'a rien à faire de l'efficacité ! Très bien, très bien, entend-on Jullien le sage répondre à ce Jullien fou, dans ce cas « *l'essai serait à réécrire à l'envers* », il deviendrait une apologie du contre-effet, de la non-tolérance au réel, bref un éloge de la résistance, se dit-il... Piouette pour finir ? Oui et non. Le philosophe-et-sinologue (ou l'inverse) a tant de savoir à dispenser et de talent à dépenser, il a un tel plaisir à surprendre, une intelligence si anxieuse et si pénétrante des amphibologies, que je le crois bien capable d'écrire demain d'un trait l'antitraité qu'appelle son brillant « *Traité des effets* ».

★ Signalons la réédition en poche de deux ouvrages de François Jullien : *Le Détour et l'Accès, stratégies du sens en Chine, en Grèce* (collection « *Biblio* ») et *Procès ou création, une introduction à la pensée chinoise* (collection « *Biblio* »).

Malaquais dérange

Récit d'une drôle de guerre où les drames et les hontes mènent au racisme ordinaire

JOURNAL DE GUERRE
suivi de **JOURNAL**
DU MÉTÈQUE
de Jean Malaquais.
Phébus, 333 p., 135 F

Le 18 juin 1940. « *Estafettes. Ordres. Controldres. Milliers et milliers d'hommes déboussolés... cavalcade en rond, n'importe où, n'importe comment.* » L'ennemi est annoncé, mais personne, dans la troupe, ne connaît « le maniement exact » des armes, et voilà « *l'absurde, le minable de cette "résistance"* ». Ce n'est pas grave. Ceux qui arrivent ne sont pas des Allemands qui avancent, mais des Français qui reculent. Et Malaquais le métèque peut dormir chez une habitante du coin.

Le 26 septembre 1942, « *frontière espagnole* ».

Entre ces dates, une évasion du groupe de prisonniers en marche vers un camp ; pour échapper à la Gestapo et à la police de Vichy, de périlleux cache-cache avec Galina Yurkevitch, la compagne ; l'accueil de Giono, l'hébergeur de juifs ; l'arrivée à Marseille et, Gide aidant, la fuite pour ne pas « *fertiliser de nos cendres les sillons du Troisième Reich. Adieu Marianne, mon amour, ma catin* ». Entre ces dates, le Journal d'une drôle de guerre et celui d'un « *juif polaque* » qui engueule la France à la mesure de l'amour qu'il lui voue. De cette France-là qui, « *en défrancisant les naturalisés de fraîche date* » - Maurras se réjouit que les Français « *commencent à être chez eux* » -, s'accommode, voire se satisfait, de la défaite avant de devenir, avec bénédiction officielle, un exemple de résistance quasi générale, Malaquais porte témoignage avec d'autant plus de force que sa lucidité le protège de la haine. Il y a là une réplique admirable aux sinistres *Décombres* de Rebattet. Comme chez le fasciste, nous trouvons dans ces pages une des-

cription fidèle de la débandade d'une armée abandonnée, l'évocation de l'impéritie des chefs militaires ou civils, des petits riens qui traduisent les lâchetés ou les héroïsmes, la solidarité ou le plus fréquent « *Chacun pour soi, camarade !* », et cette folie qui conduit les hommes à être fascinés par la guerre. Mais Malaquais ne prend pas cette folie à son compte. Il n'est pas le chroniqueur heureux d'être témoin et acteur au milieu de ce maelström, et, pas plus qu'il ne geint d'être victime, si sa plume pique aux endroits sensibles de la franchouillardise, il n'embouche la trompette du faiseur de morale. Présente de page en page et à résonance d'actualité, il laisse au lecteur de tirer lui-même la leçon des drames et hontes où conduisent la haine et le racisme ordinaires.

L'AMITIÉ MALGRÉ TOUT

Quand elles ne sont pas trafiquées par la propagande, les images du passé éclairent le présent et peuvent épargner leur retour dans l'avenir. C'est le premier intérêt de cet ouvrage, qui en a d'autres. Qu'il craigne que d'être le nègre de Pétain ne suffise pas à Berl pour éviter les conséquences de son nom, qu'il comprenne très tôt que Staline façonne son rideau de fer ou qu'il fustige les « *assoiffés du coup de pied au cul* » ne saurait conduire le traqué à oublier qu'il y a une vie en marge des persécutions. La guerre, mais aussi les amitiés, les livres qui repoussent le désespoir, un concert de Casals, les « *perles de Jules Renard* », l'ennui qui naît des « *bondieuseries iambiques de Claudel* », des scènes de rue, Breton, Max Ernst, Bellmer... la vie quoi, malgré tout. Et puis, non négligeable, le style, nerveux par l'occurrence, efficace par sa simplicité, séduisant par son rythme. Un Journal d'exception peut aussi être œuvre littéraire.

Pierre-Robert Leclercq

La logique symbolique du résistant

Rigoureux dans sa pensée, inflexible dans son action. Tel était Jean Cavaillès, philosophe des mathématiques engagé dans la lutte contre l'occupant nazi

La volonté et l'entendement sont une seule et même chose. » Cette phrase de Spinoza me paraît faite pour Jean Cavaillès, philosophe, logicien et combattant, fusillé par les nazis en 1944 pour son action à la tête du réseau qu'il avait fondé. Rigoureux dans sa pensée, inflexible dans son action. Tout cela, chez Cavaillès, marchait au même pas.

Seuls quelques-uns, proches de la fin ordinaire d'une vie humaine, subsistent encore parmi ceux qui l'ont connu et aimé. Pour ma part, je n'oublierai jamais ces jours de l'année 1937 où je l'ai vu et écouté pour la première fois. Il achevait la rédaction de ses thèses et, depuis Amiens où il était professeur, il était venu à l'École normale nous initier à la logique symbolique et à la philosophie des mathématiques. Les plus anciens d'entre nous avaient déjà suivi son enseignement, à cette même école

Jean-Toussaint Desanti

où, à la rentrée de 1935, Maurice Merleau-Ponty lui avait succédé dans les fonctions d'agrégé-répétiteur (« *caïman* », dans le jargon local). Sa réputation était de nature à intimider les plus jeunes. Et pourtant, je le revois encore, ces jours-là, arpentant familièrement la salle entre tables et tableau noir, à la fois concentré et ouvert, attentif à ce qu'il pensait, attentif à nos regards. Il exposait les choses en toute précision, sans concession aucune : il fallait le suivre. Mais il ne se tenait pas en retrait, comme le possesseur privilégié d'un monde de rigueur aux inaccessibles secrets. Sa rigueur était gaie, et sa sévérité accueillante. A l'écouter, on sentait vivre une telle passion pour le travail de la pensée qu'on ne pouvait faire autrement que se rendre digne de la partager, ou du moins de s'y essayer. Cavaillès y aidait par ses exigences mêmes. Cependant, je ne l'ai jamais entendu prononcer une parole de rejet. Un sourire éclairait toujours ses re-

proches : « *Ne crois-tu pas que ce que tu dis là reste bien confus ?* » et, tout bête qu'on était, on se sentait en confiance comme si la sévérité de sa parole atténuait la distance qui nous séparait.

En ce temps-là, les circonstances étaient menaçantes, mais encore paisibles. A suivre Cavaillès, nous ne risquions pas nos vies ; rien d'autre que notre capacité à le comprendre. Pourtant, à lire le livre émouvant que Mme Gabrielle Ferrières, sa sœur, lui a consacré, on découvre que ses compagnons dans la lutte contre l'occupant nazi ont dû éprouver envers le chef de guerre le même sentiment de respect et de confiance que nous à l'égard du penseur (1). Cavaillès a affronté tous les risques qu'il jugeait nécessaires. Jamais il n'a accepté d'être tenu en retrait ; jamais il n'a donné un ordre qu'il n'eût été capable d'exécuter. Et, lorsque l'action qu'il avait décidée était particulièrement dangereuse, il n'hésitait pas à l'accomplir lui-même pour y entraîner ceux qu'il dirigeait. Cavaillès était admirable ; mais il ne faisait rien pour le paraître. Il réalisait avec simplicité ce qu'il jugeait juste d'entreprendre, dans l'ordre de la pensée, dans celui de l'action ; fidèle jusqu'à la passion aux exigences de la chose même, la mathématique, la philosophie, le combat.

Reconnaître cette unité, travailler pour qu'elle porte ses fruits, s'efforcer de vouloir ce qui est nécessaire et y persévérer sans faiblesse, cela, mesuré à l'aune de l'individu, est toujours risqué. Il faut décider de prendre ce risque. Cavaillès l'a décidé. Philosophe des mathématiques, c'est avec une sobre rigueur qu'il en a accompagné et éclairé l'essor créateur, demeurant toujours fidèle aux exigences de leur contenu théorique

(1) *Jean Cavaillès : un philosophe dans la guerre*, de Gabrielle Ferrières, éd. Calligrammes (18 rue Elie-Fréron, 29000 Quimper), 226 p., 120 F.

(ainsi qu'en témoignent ses deux thèses soutenues en 1938 : *Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles et Axiomatique et formalisme*). Soldat de la Résistance, c'est avec une inflexibilité lucide qu'il a accompli jusqu'à la

mort ce qu'il jugeait nécessaire d'entreprendre. Et, de même que le philosophe s'efface comme sujet devant l'exigence d'avoir à penser et à dire le vrai, de même l'individu, fidèle à la tâche du combat nécessaire et risqué, s'efface et se sacrifie.

magazine littéraire

N° 353 - Avril 1997

L'errance

de Cervantès aux écrivains-voyageurs

INÉDIT :

Paris-banlieue par Jacques Réda

LES AUTEURS DU MOIS :

Françoise Mallet-Joris, Angelo Rinaldi
François Nourissier, Philippe Sollers, Georges Perec

ENTRETIEN :

Pierre Michon

Chez votre marchand de journaux : 32 F

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- | | | |
|--|--|--|
| <input type="checkbox"/> Umberto Eco | <input type="checkbox"/> Jacques Derrida | <input type="checkbox"/> Michel Leiris |
| <input type="checkbox"/> Littératures allemandes | <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz | <input type="checkbox"/> Montaigne |
| <input type="checkbox"/> Colette | <input type="checkbox"/> Les Energés de la Belle | <input type="checkbox"/> Althusser |
| <input type="checkbox"/> Les Frères Goncourt | <input type="checkbox"/> Epoque | <input type="checkbox"/> André Gide |
| <input type="checkbox"/> Boris Vian | <input type="checkbox"/> Fernando Pessoa | <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke |
| <input type="checkbox"/> William Faulkner | <input type="checkbox"/> Céline | <input type="checkbox"/> Kant |
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino | <input type="checkbox"/> Hegel | <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf | <input type="checkbox"/> George Sand | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus | <input type="checkbox"/> 1492, l'invention d'une | <input type="checkbox"/> La fin des certitudes |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras | <input type="checkbox"/> culture | <input type="checkbox"/> Jean Genet |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski | <input type="checkbox"/> Joseph Conrad | <input type="checkbox"/> Roland Barthes |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Tchekhov | <input type="checkbox"/> Jacques Lacan |
| <input type="checkbox"/> Sade | <input type="checkbox"/> L'Age du Baroque | <input type="checkbox"/> Georges Perec |
| <input type="checkbox"/> Retour aux Latins | <input type="checkbox"/> Chagrins d'amour | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse |

Nom :
Adresse :

Règlement par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51

L'Age d'homme « avec » les Serbes

L'essai du romancier Yves Laplace fait rebondir la polémique sur les engagements de l'éditeur suisse

A la faveur de la guerre dans l'ex-Yougoslavie, les prestigieuses éditions L'Age d'homme – basées à Lausanne et dirigées par l'éditeur d'origine serbe Vladimir Dimitrijevic –, seraient-elles devenues, comme d'aucuns l'affirmaient déjà en 1994 (1), « une machine de propagande » au service du nationalisme serbe ? La polémique, jusqu'à présent, n'avait guère franchi les frontières suisses. L'Hebdo, notamment, s'en était fait l'écho, dans ses éditions du 18 mai 1995, écrivant de M. Dimitrijevic qu'il était « de plus en plus difficile de tracer une ligne de démarcation entre son travail d'éditeur et ses activités politiques » et publiant, dans le même article, la réaction indignée de trente-deux auteurs solidaires de leur éditeur. Mais la discussion pourrait rebondir aujourd'hui, avec la publication d'un court essai du romancier Yves Laplace, intitulé *L'Age d'homme en Bosnie. Petit guide d'une nausée suisse* (2), qui reprend et actualise un texte paru en mai 1996 dans la revue *Le Messager européen* (Gallimard).

Il n'est pour lui évidemment pas question de mettre en cause l'exceptionnel travail de « passeur » entrepris, depuis 1966, par Vladimir Dimitrijevic – lequel, à vingt ans, se sauva de Yougoslavie avec le passeport d'un touriste étranger, et devint, selon un de ses anciens auteurs, cet « éditeur supérieurement doué » à qui l'on doit, entre autres, la découverte d'un remarquable domaine slave (Witkiewicz, Boulgakov, Vassili Grossman...), la

publication du *Journal d'Amiel*, de celui de Léon Bloy, des œuvres complètes de Laforgue, mais aussi de John Cowper Powys ou d'Ivy Compton-Burnett. Il n'est pas non plus question d'entamer le « procès » de L'Age d'homme, écrit Yves Laplace, qui assure « excécuter toute censure, a fortiori tout tribunal de la " correction politique " ». Ni même de conduire une « enquête », au sens journalistique du terme (on regrettera au passage qu'une certaine pompe littéraire l'emporte çà et là sur les faits, et nuise parfois à la précision du discours).

De quoi s'agit-il, alors ? « D'une réflexion d'écrivain, répond Yves Laplace. Réflexion polémique certes mais conforme à ce que je sais de la vérité. » Réflexion ironique : « Je m'inspire du livre de Jean Paulhan, Guide d'un petit voyage en Suisse, que je ne prétends pas égaler mais que je garde en ligne de mire. » Son propos principal : dénoncer la « trahison » d'un éditeur de qualité, « dépositaire d'une certaine forme d'autorité littéraire », qui « abuse de sa raison sociale en faisant l'amalgame entre des options politiques individuelles et sa politique éditoriale ».

Parmi les ouvrages incriminés par l'auteur, quelques pamphlets jugés « d'extrême droite » tels que le livre de Jan Marejko et Eric Werner *De la misère intellectuelle et morale en Suisse romande* (1981), certains écrits « étranges » de Vladimir Volkoff, dont son roman *La Crevasse* (1996, en coédition avec Fallois), les discours politiques de Slobodan Milosevic (*Les*

Années décisives, 1990), et surtout un volume collectif, signé notamment de Patrick Besson, Jean DuTour, Jérôme Leroy, Gabriel Matzneff, Thierry Séchan et Vladimir Volkoff, intitulé *Avec les Serbes* (1996). On y trouve, par exemple, un entretien de Patrick Besson avec Radovan Karadzic – qualifié ailleurs de « héros » – qui réserve quelques surprises. Ainsi, à la question « Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans la guerre ? », le « poète » Karadzic, inculpé de génocide, crimes contre l'humanité et crimes de guerre, propose cette réponse : « Dans mon équipe, je n'ai que des vieux amis. C'est agréable de travailler avec de vieux amis. Il y a aussi la musique. J'ai renoncé à beaucoup de choses : l'écriture, la lecture, les soirées culturelles. Mais quand je me déplace d'un point à l'autre du front (...), j'écoute sans arrêt de la musique classique. Je me suis fait installer une chaîne stéréo dans ma voiture blindée et j'écoute beaucoup Mozart. Mozart est mon préféré (...). »

Face à ces infléchissements éditoriaux, certains auteurs, comme le romancier et essayiste Etienne Barillier, fidèle de la maison pendant vingt ans, ont préféré prendre leurs distances. « S'il est vrai que *L'Age d'homme* a publié et publié des centaines d'ouvrages qui n'ont rien à voir avec la cause serbe, il n'en est pas moins vrai que ses publications partisans ont changé son visage », écrit Etienne Barillier (*L'Hebdo* du 8 juin 1995). « L'impact de ces publications-là dépasse de loin, dans les conditions actuelles,

celui des traductions de Shakespeare ou des œuvres complètes d'Amiel. Mais, surtout, une maison d'édition comme un individu se définit par ses engagements sur les questions essentielles, non par la richesse ou la diversité de leur catalogue ou de leurs actes. »

S'interrogeant sur l'attitude des auteurs qui n'ont pas fait ce choix, sur le rôle de M. Dimitrijevic dans l'affaire des otages suisses (*Le Monde* du 9 mai 1995), mais aussi, plus largement, sur l'attitude de la Suisse pendant le conflit, comme sur l'usage de certains mots (sang, pureté, ethnie, nation...), Yves Laplace n'en répète pas moins son attachement à la liberté d'expression, et réaffirme que sa prise de position lui semble « nécessaire au débat littéraire, pas seulement politique ».

Aux yeux de Vladimir Dimitrijevic, ce débat-là n'a pas lieu d'être. Le patron de L'Age d'homme, qui juge cette querelle « sale et stupide », accuse Yves Laplace de « faire sa promotion sur le dos des autres ». « Je suis éditeur, dit-il, lui cherche à se faire connaître. Moi, je n'ai pas besoin de ça. »

Fl. N.

(1) Voir l'article de Frédéric Martel dans la revue *Le Messager européen* de novembre 1994.

(2) Editions d'en bas. BP 304-1000 Lausanne 17 (Suisse). Distribution : Editions Entente, 12, rue Honoré-Chevalier, 75006 Paris. Ce volume inaugure une nouvelle collection, « Carton rouge », vouée à l'expression critique et aux débats d'idées.

Artur London : un nouvel « Aveu »

La parution du livre de Karel Bartosek, *Les Aveux des archives* (Seuil), a provoqué, à la fin de l'année dernière, une vigoureuse polémique (voir « *Le Monde des livres* » du 8 novembre 1996). C'est cette polémique qui entraîne aujourd'hui la publication par Gallimard d'un manuscrit rédigé par Artur London en prison, et conservé jusqu'alors par Lise London, la veuve d'Artur London, mort en 1986 (1). A partir des documents du comité central du Parti communiste tchécoslovaque (PCT), Karel Bartosek dressait dans son livre un portrait sans faille d'Artur London. Arrêté en janvier 1951, torturé puis jugé au cours du procès, à Prague, intenté à un soi-disant « Centre de conspiration contre l'Etat dirigé par Slansky » Artur London fut condamné à perpétuité en novembre 1952 et finalement libéré en 1956. En 1968, il publie son témoignage, *L'Aveu*, avec le retentissement que l'on sait.

La parution de *L'Aveu*, en 1968, et plus encore la sortie du film de Costa-Gavras, avaient laissé d'Artur London l'image d'une victime du totalitarisme, fidèle néanmoins à l'idéal communiste. Or c'est cette image que, sans nier les souffrances endurées par Artur London, Karel Bartosek vise à entailler. En révélant par exemple l'existence d'un long manuscrit-confession de trois cent quatre-vingt-dix pages rédigé par le même London en tchèque en 1955, et destiné au PCT, lequel donnerait de la personnalité de London l'image d'un communiste plus « orthodoxe » que prévu.

A ce texte, Lise London a opposé un document, lui aussi jusqu'à présent inconnu des historiens, écrit sur

du papier extrêmement fin et que son mari lui aurait transmis clandestinement, en février et en mai 1954, depuis la prison de Ruzyn, dans un paquet de papier à cigarette de marque Riz-la-+. Ce texte, adressé visait à informer le parti français du caractère fabriqué des procès de Prague. Il décrit pour la première fois, dans des pages très émouvantes, les tortures subies. Ce texte présente-t-il un London plus « authentique » que celui de la confession de 1955 ? Quoi qu'il en soit, pour juger sur pièces, un certain nombre d'historiens, dont Marc Lazar dans nos colonnes (*Le Monde* du 21 novembre 1996), avaient demandé la publication de ce témoignage brut. Voilà chose faite.

Pour Karel Bartosek, pourtant, cette pièce nouvelle n'infirme nullement ses *Aveux des archives*, dans lesquels il met, par exemple, en lumière le rôle joué par Artur London dans la capture de l'espion Noel Field, en 1949, prétexte des grands procès stalinien de la fin des années 40 et des années 50. « Je constate, dit-il, que, par deux fois, Artur London se vante d'avoir "démassqué" Field, et d'avoir été le premier à avoir attiré l'attention sur lui. La publication de ce manuscrit, dont la date demeure à mon avis à établir, ne fait que confirmer mes propres conclusions, et il n'y a rien de nature à ébranler mes thèses. Sur la torture, tout avait été dit. »

N. W.

(1) Artur London, *Aux sources de L'Aveu*, « Témoins », Gallimard, présenté par Lise London, avec un avertissement de Pierre Nora, 105 p., 90 F.

AGENDA

● **LE 4 AVRIL. PIAGET.** A Paris, le Centre culturel suisse organise un hommage à Jean Piaget sous le titre « Piaget post-scriptum ». A 18 h 30, le comédien Pierre Banderet donnera une lecture, puis à 20 heures se déroulera une table ronde avec des spécialistes, animée par Ruth Scheps. (Rens. : 38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 ; tél. : 01-42-71-38-38.)

● **LE 4 AVRIL. ARAGON.** A Bobigny, le Conseil général organise une table ronde sur Aragon qui inaugure les manifestations autour du centenaire de la naissance de l'écrivain ; avec Julia Kristeva, Pierre Daix, Nédim Gürsel, Roland Leroy, Jean d'Ormesson, François Taillandier ; animée par notre collaboratrice Josyane Savigneau (Hôtel du département, 124, rue Carnot, Bobigny, tél. : 01-43-93-75-18)

● **DU 4 AU 6 AVRIL. GOODMAN.** A Nancy, à l'occasion de l'attribution du titre de docteur *honoris causa* au philosophe Nelson Goodman, un colloque est organisé autour de son œuvre, en sa présence. (Rens. : université de Provence, département de philosophie, 29, avenue Robert-Schuman, 13621 Aix-en-Provence.)

● **DU 4 AU 6 AVRIL. SALON.** A Villeneuve-sur-Lot, le Salon du livre du Sud rend hommage à la Catalogne. (Tél. : 05-53-70-19-38.)

L'EDITION FRANÇAISE

● **Etrangères chez Belfond.** Une nouvelle collection de littérature étrangère a été créée chez Belfond. Sous le titre « Etrangères », elle comportera des ouvrages d'auteurs étrangers féminins destinés à un large public. De jeunes romancières américaines qui s'imposent aujourd'hui sur les listes de best-sellers aux Etats-Unis figureront parmi les auteurs de la collection. Premiers titres parus : *Mauvaise mère*, d'A. M. Homes, et *Le Poids de l'eau*, d'Anita Shreve.

● **FNAC Junior.** Une nouvelle enseigne de la FNAC destinée aux enfants de moins de douze ans, Fnac Junior, sera créée à la fin de l'année sous la direction d'Anémone Bérés. Auparavant directeur du livre à la FNAC, celle-ci a été remplacée à ce poste par Pierre-Antoine Dupuy en novembre 1996.

● **Nouveau juré.** Anne Freyer, éditeur de littérature étrangère aux éditions du Seuil, a été élue membre du Prix du meilleur livre étranger, en remplacement du traducteur du Suédois Carl-Gustav Bjurström, démissionnaire. Le jury, qui comporte 14 membres, est composé notamment d'Ivan Nabokov, Maurice Nadeau, Claude DuRand, Viviane Forrester, Christine Jordis et André Bay.

● **Scission SGDL/SCAM.** La Société des gens de lettres (SGDL) et la Société civile des auteurs multimédia (SCAM), jusqu'ici imbriquées, se sont administrativement, juridiquement et financièrement séparées, tout en gardant des activités communes. La SGDL, fondée en 1838, dirigée par Martine Segonds-Bauer et dont la fonction est de défendre les droits des écrivains, redéfinit ses perspectives en élargissant la notion d'écrivain notamment à celle de scénariste et créateur de CD-ROM. Le but de la SCAM est de percevoir et de répartir certains droits audiovisuels.

● **Prix littéraires.** Le Prix du meilleur livre étranger a été attribué, pour la catégorie roman, au Portugais Antonio Lobo Antunes pour *Le Manuel des inquisiteurs*, et pour la catégorie essai à Mark Kharitonov pour *Un mode d'existence* (Fayard) ; le Prix Méditerranée étranger à l'écrivain Besnik Mustafaj, ambassadeur d'Albanie en France, pour son recueil de nouvelles *Les Tambours de papier* (Actes Sud).

Rectificatif

● Dans la note qui suivait l'article sur le livre d'Alain Etchegoyen *Des libertés sous influence* (« *Le Monde des livres* » du 28 mars), l'ouvrage du même auteur qui y était mentionné a pour titre exact *Eloge de la féminité* ou *La Nature de Sophie* (Arléa).

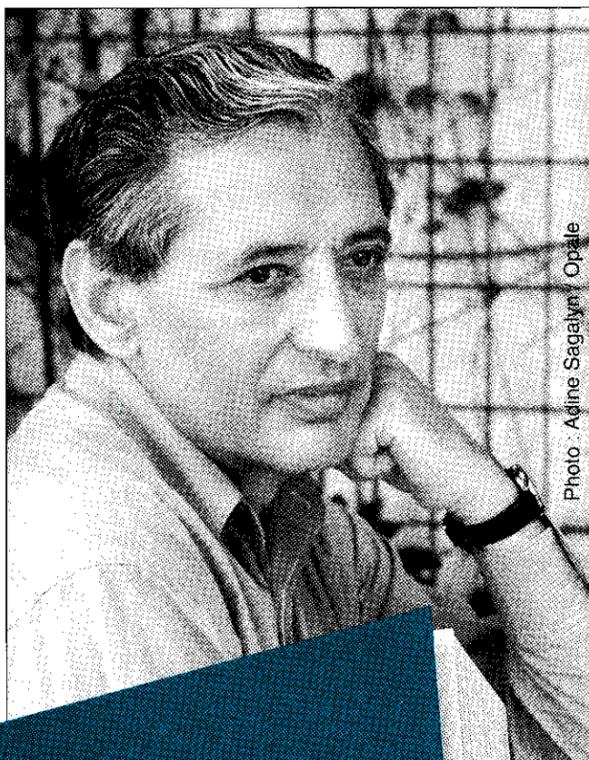


Photo : Agnès Sagalyn Opale

CASTILLO

LA TUNIQUE D'INFAMIE

ROMAN
Fayard

346 p.
130 F

“Un livre bouleversant, tant par le style que par le contenu, par l'actualité et la modernité de son histoire.”

Laure Adler, *Le cercle de minuit*

“Rien n'est plus espagnol que ce roman français. Rien, dans nos lettres, qui exprime avec une force telle l'abandon orgueilleux au destin.”

Pierre Lepape, *Le Monde*

“Même lorsqu'il raconte la vie de Manrique Gaspar del Río, inquisiteur juge qui vivait il y a trois siècles, c'est encore de lui qu'il nous parle... De l'enfance, des souffrances enfouies, de la foi, de l'amour, de la honte : de toutes ces questions que n'ont jamais cessé de se poser les hommes.”

Michèle Gazier, *Télérama*

“Une superbe méditation qui l'inscrit dans la lignée de Montherlant et de Bernanos.”

Thierry Gandillot, *L'Express*

Fayard